FRANCE-BULGARIE

Football MAGAZINE

SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

TRIOMPHE AU PARC

PLUIE D'OR SUR LE FOOTBALL ALLEMAND

LE GRAND RÉVEIL DU LILLE O. S. C.

LE FOOTBALL SUISSE A L'HEURE FRANÇAISE

NUMÉRO 46 - NOVEMBRE 1963 - 1 F 50

PHOTO ROGER KRIEGER

A RETENIR

CHAQUE SEMAINE

FRANCE FOOTBALL

L'HEBDOMADAIRE DU FOOTBALL MONDIAL EST EN VENTE PARTOUT

- SES CONFIDENTIELS
- SES REPORTAGES
- SES ENQUETES
- SES ETOILES
- SES STATISTIQUES
- SES COMPTES RENDUS
- SES COMMENTAIRES TECHNIQUES
- SES PHOTOS EXCLUSIVES

CHAQUE SEMAINE
LE TOUR DE L'ACTUALITE NATIONALE ET INTERNATIONALE AVEC

FRANCE FOOTBALL

UN BILAN PRODIGIEUX

DES CHIFFRES
DES FAITS
DES ANECDOTES

31 ANS DE FOOTBALL PROFESSIONNEL EN FRANCE

AVEC LA PHOTO-COULEUR
D'YVON DOUIS

DANS

Sport & Vie
LOISIRS VACANCES

EN VENTE PARTOUT

Football MAGAZINE
SUPPLEMENT MENSUEL DE « FRANCE FOOTBALL »
NUMERO 46 ● NOVEMBRE 1963

SOMMAIRE

FRANCE-BULGARIE page 4
Le triomphe des Tricolores par l'image et le texte

LE FOOTBALL SUISSE A L'HEURE FRANÇAISE page 12
Avant France-Suisse du 11 novembre, Football Magazine a vu les « Français de Suisse »

OU EN EST LE FOOTBALL FRANÇAIS ? page 20
Georges Boulogne, l'instructeur national, dit ce qu'il en pense devant le magnétophone de Max Urbini et J.-Ph. Réthacker

LE COQ DES BRUYERES page 26
Un joueur comme vous ne l'avez jamais vu

LES HOMMES DU MILIEU page 32
Une étude technique qui pose le problème du jeu au milieu du terrain

PLUIE D'OR SUR LE FOOTBALL ALLEMAND page 34
Notre envoyé spécial Jean Cornu a découvert un football allemand bouillonnant et riche comme Crésus

NOS PHOTOS COULEUR
QUATRE DU CLUB FRANCE ..... page 11
LEDUC ET LE SERVETTE DE GENEVE ..... page 14
SEELER LA TERREUR DU FOOTBALL ALLEMAND page 39
LE LILLE O.S.C. 1963-64 ..... page 42

LE GRAND REVEIL DU L.O.S.C. page 40
Football Magazine a réuni autour d'une table ceux qui ont fait et refait le L.O.S.C.

LA LEGION ETRANGERE DU CALCIO page 47
Plus de la moitié des joueurs italiens de Division I sont des étrangers

TOUT LE FOOTBALL DU MONDE page 50

POURQUOI ILS COMBATTAIENT

Le délire de joie qui s'est emparé de toute la France sportive, après la victoire contre la Bulgarie, s'explique par les conditions dans lesquelles elle a été obtenue.

Les jours qui précédèrent le match avaient été troublés par le dernier rebondissement du conflit Verriest-Kopa et par la décision brutale du Rémois de ne pas se présenter avec ses camarades devant les Bulgares.

Tout le travail patiemment accompli depuis une saison, l'équilibre même et la santé du football français étaient donc menacés. Une grande partie de l'opinion s'apprêtait, en cas d'échec, à fondre sur Verriest et sur Guérin. C'eût été injuste, nous le savons bien, car il n'était guère possible de faire autre chose que ce qu'ils avaient fait, mais cela serait arrivé. Et nous aurions eu beaucoup de peine, nous-mêmes et nos confrères de bonne foi, à résister au déchaînement de rage et de démagogie qui se serait abattu sur l'équipe de France.

On sait comment le ciel du football français s'est trouvé, d'un seul coup, lavé des nuages chargés de tempête qui l'obscurcissaient. C'est l'équipe de France elle-même qui a fait justice, et elle seule le pouvait. Devant les excès en tout genre et les provocations, les joueurs eux-mêmes se sont dressés, avec une admirable conscience de leur devoir. Ils savaient pourquoi ils combattaient, et c'est pourquoi leur victoire est plus qu'une victoire : une mise au point, une réponse et une condamnation.

Désormais, une page est tournée, sur laquelle on ne reviendra plus. Il semble bien que, le 26 octobre au Parc des Princes, les derniers vestiges d'une époque aient été définitivement balayés.

Cette fois, le football français des temps nouveaux est reparti. Nous le sentions depuis un an. Et nous demandions en vain qu'on fît confiance à ce football-là. Maintenant, on va lui accorder cette confiance.

Alors, on s'apercevra que tout n'est pas si mauvais dans notre football, comme nous nous obstinions à l'affirmer et comme Georges Boulogne le répète dans ce numéro avec d'autant plus de mérite que ses déclarations ont été enregistrées avant France-Bulgarie. Nous avons des clubs qui travaillent (voir Lille) et des joueurs, hier inconnus, qui s'affirment si on sait les mettre en confiance (voir Buron). Il faut beaucoup travailler. Mais le travail est redevenu possible.

Et déjà, à travers les batailles immédiates, c'est à la Coupe du monde 1966 que nous devons penser.

JACQUES FERRAN.

Notre couverture :
Douis et Kolev, les deux capitaines, une rivalité tranchée.
Photo Roger Krieger

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS. — Tél. : TAItbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95. — FRANCE, UNION POSTALE : 6 MOIS : 8 FRANCS - 1 AN : 15 FRANCS. — ETRANGER : 6 MOIS : 10 FRANCS - 1 AN : 19 FRANCS. — PRIX DU NUMERO A L'ETRANGER : BELGIQUE : 20 FRANCS BELGES - SUISSE : 2 FRANCS SUISSES - ITALIE : 375 LIRES.

Directeur de publication : Patrice THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET
Comité de rédaction :
Direction : Jacques FERRAN ● Rédacteur en chef : Max URBINI
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Philippe RETHACKER ● Rédacteur en chef technique : Vieri ANDREINI

CONSERVEZ LA COLLECTION DE « FOOTBALL MAGAZINE ». — Une reliure pouvant contenir les 12 numéros d'une année est en vente à nos bureaux au prix de 5,50 F. Cette reliure est envoyée franco de port et d'emballage contre la somme de 7,50 F pour la France et l'étranger (aucun envoi contre remboursement).

26 OCTOBRE 1963 AU PARC

GOUJON ET HERBIN LES BUTEURS DU TRIOMPHE

FRANCE 3
BULGARIE 1

Le superbe coup de tête de Goujon (ci-contre), c'est le troisième but des Tricolores et le triomphe sur la Bulgarie. La joie d'Herbin (n° 8 ci-dessous) qui saute vers Ferrier, le blessé, sous le regard de Douis, le capitaine, c'est un deuxième but capital ; c'est aussi l'effondrement des Bulgares symbolisé par Kitov (à gauche).

PHOTOS AIMÉ DARTUS, JACQUES BOISLEME, ROGER KRIEGER, ROBERT LEGROS ET ANDRÉ LECOQ

PLUS

QU'UNE VICTOIRE !

26 OCTOBRE AU PARC
FRANCE : 3 — BULGARIE : 1

Il restait dix minutes à jouer. Robert Herbin venait de redonner l'avantage aux Tricolores (78e). Mais il nous manquait un but pour mettre la Bulgarie k.-o. et avec elle tous les détracteurs professionnels du football français. Alors, Michelin, le parfait intermédiaire, sollicita Lesch sur l'aile droite. Le benjamin de la sélection ajusta son centre, Goujon se détendit et, d'un superbe coup de tête, catapulta le ballon au fond des filets : 3-1, le compte y était enfin dans un Parc fou de joie...

Il y était, car rien n'avait pu empêcher les Tricolores de conquérir la victoire la plus importante de l'année.

Ni la dérobade volontairement spectaculaire de Kopa quarante-huit heures avant la rencontre, un Kopa qui, sans le vouloir, a rendu un fier service au football français.

Ni la campagne fiéleuse d'un quarteron d'excités.

Ni les manœuvres sournoises de quelques profiteurs de circonstances.

Ni la Bulgarie, cette équipe beaucoup plus forte qu'on le croit et qui était décidée à tout pour conserver l'avantage acquis à Sofia. Ce sacré petit but...

Ni la blessure de Ferrier dès le début de la rencontre.

Ni l'égalisation de Yakimov (75e) qui jeta un froid.

Non, rien ni personne n'avait pu priver l'équipe de France de sa place en quart de finale de la Coupe d'Europe des Nations contre la Hongrie ou l'Allemagne de l'Est.

Car elle était entrée sur la pelouse du Parc avec un esprit de corps extraordinaire, celui qui renverse des montagnes.

Car elle possédait une détermination étonnante et la certitude intime que ce 26 octobre serait l'arc-en-ciel après l'orage.

Car elle avait Herbin le magnifique, lion superbe et généreux, fait pour les combats au sommet, là où il faut tout donner.

Car elle avait devant Bernard un Rodzyk inébranlable en défense et remarquable en contre-attaque, un Michelin idéal, un Artelesa déterminant au moment crucial, un Chorda plein de vie.

Car elle avait un Ferrier courageux, un Ferrier qui aurait facilité le dénouement de la situation sans une blessure peu grave mais très douloureuse (choc à la base du mollet et nerf sciatique atteint).

Car elle avait deux véritables ailiers, comme Buron, ce poison, qui attaque, dribble, déborde, s'accroche, prend des coups, ne dit rien, tombe, se relève, repart et provoque la décision ; comme le jeune Lesch, incroyable de facilité et d'autorité pour son baptême du feu.

Car elle avait un Goujon parachuté au beau milieu du béton bulgare, un Goujon qui avait juré de qualifier la France et qui a tenu son serment en marquant deux buts splendides, le premier (44e) et le troisième (81e).

Alors on a vu que le système était bon et qu'il valait ce que valent les hommes, que le patient travail d'Henri Guérin commençait à porter ses fruits et que Georges Verriest avait eu raison de tenir bon dans la tempête, de venir stoïquement sur le terrain avant le match, d'y ressentir l'hostilité d'une foule cruelle comme toutes les foules.

En le portant en triomphe deux heures plus tard dans un élan d'autant plus touchant qu'il était dicté par le cœur, les Tricolores lui ont fait tout oublier.

La page est tournée. Oui le football français se porte bien, comme vous le dit l'instructeur national Georges Boulogne dans ce numéro de **FOOTBALL MAGAZINE**. La nouvelle vague déferle et l'avenir est prometteur.

MAX URBINI.

La victoire des Tricolores est acquise. Il s'agit de la conserver à n'importe quel prix. Alors Herbin et Goujon, les

PLUS QU'UNE VICTOIRE !

UN

De gauche à droite : la jeunesse triomphante de l'ailier droit Lech (18 ans), plein d'autorité dès le départ, le

buteurs, se battent en défense avec la même énergie que tous leurs camarades. De g. à d r, en maillots sombres : Chorda, Michelin, Herbin, Goujon qui dégage de la tête et Lech.

POUR TOUS, TOUS POUR UN

rayonnement de Douis, grand capitaine, la détermination d'Artelesa (n° 5) devant Bernard au moment difficile, l'émotion de Georges Verriest qui étreint Michelin.

WEMBLEY — 23 OCTOBRE 63

SEIZE ÉTOILES MONDIALES ONT FÊTÉ LES 100 ANS DU FOOTBALL ANGLAIS

L'EQUIPE D'UN JOUR

On ne reverra jamais cette équipe d'un jour, formée de seize joueurs de dix nationalités différentes. Le 23 octobre, à Wembley, à l'occasion du centenaire de la Football Association, elle a été battue 2-1, bien sûr, devant 100.000 spectateurs, par l'équipe d'Angleterre. Mais le résultat, au fond, n'avait aucune importance puisque ce match n'était qu'une grande fête de famille, une magnifique kermesse aux étoiles.

Notre photo : debout, de gauche à droite : Puskas (Espagne), Djalma Santos (Brésil), Pluskal (Tchécoslovaquie), Yachine (URSS), Popluhar (Tchécoslovaquie), Schnellinger (Allemagne), Soskic (Yougoslavie), Masopust (Tchécoslovaquie), Eyzaguirre (Chili), Baxter (Ecosse), Seeler (Allemagne). Accroupis : Kopa (France), Law (Ecosse), Di Stefano (Espagne), Eusebio (Portugal), Gento (Espagne).

PHOTOS ANDRE LECOQ

EXCLUSIF Football MAGAZINE

DEUX ROIS A PARIS

Pendant qu'à Wembley, l'équipe du Reste du Reste du Monde était battue par l'Angleterre, Pelé, le grand absent de cette confrontation, était de passage à Paris avec Santos. Renfrogné, de mauvaise humeur, le roi Pelé ne se dérida qu'en rencontrant de manière impromptu dans le hall d'un grand hôtel parisien un autre roi du sport, l'ex-champion du monde Ray Sugar Robinson lui-même. Notre reporter photographe Roger Krieger, seul de toute la presse, était là pour la rencontre « historique » des deux plus prestigieux champions noirs de l'après-guerre.

CARNET DE BALLES

UN MOIS DE FOOTBALL EN GRAPPILLANT PAR ROBERT VERGNE

NYLON A MOSCOU

Nous avions vu le mois dernier comment la science était venue en aide au football, grâce à l'adoption de plus en plus répandue des verres de contact chez les joueurs affectés de troubles visuels. Aujourd'hui, ce sont les Soviétiques qui font appel également à la science dans un autre domaine : celui des terrains. On connaît les rigueurs de l'hiver russe ; aussi, afin de mieux protéger leurs surfaces de jeu, les dirigeants moscovites ont-ils eu l'idée de recouvrir le ground du stade Lénine avec une immense bâche de nylon qui fut retirée juste avant le coup d'envoi. Jean-Philippe Réthacker n'en croyait pas ses yeux en voyant ce terrain incolore et brillant qui avait évidemment curieuse allure. Il est certain que les pays froids pourront mieux lutter contre les intempéries lorsqu'ils pourront préserver leurs terrains. Mais il leur faudra songer aussi aux... spectateurs en multipliant les rampes infrarouges qui donneront le « minimum vital » de chaleur aux malheureux spectateurs transis de froid.

LES GRECS ET LES AUTRES

La Grèce est peut être le pays qui exerce la plus grande attraction sur les Français. Tous nos compatriotes qui sont allés à Athènes ou dans une des quelques milliers d'îles de l'archipel hellénique en ont rapporté des souvenirs inoubliables, aussi bien d'ordre culturel, touristique ou humain. Notre domaine, celui du sport en général et du football en particulier, n'y échappe pas.

Un confrère grec confiait à Jacques de Ryswick qu'il possédait une collection complète de l' « Auto » depuis 1930, date à laquelle l'ami Jacques commençait à exercer ses talents faubourg Montmartre. Mais cette anecdote que nous rapporte un autre confrère d'Athènes est encore plus révélatrice du prodigieux intérêt que portent les sportifs grecs au sport mondial et plus spécialement français.

Un jour, un journaliste grec écrivit qu'un joueur français faillit battre, pour la première fois, l'Angleterre chez elle, bien avant la victoire « historique » des Hongrois à Wembley, en novembre 1953. Et il écrivit : « Ce joueur s'appelait Piantoni. » Le lendemain, ce journaliste recevait une douzaine de lettres émanant de tous les coins de Grèce et qui lui indiquaient son erreur, à savoir qu'il ne s'agissait pas de Piantoni mais de Grumellon. Certaines de ces missives précisaient même le lieu, Highburry, et la date de cet exploit frôlé de si peu par le Breton.

« Voyez-vous, me dit en conclusion notre charmant confrère, le public grec connaît aussi bien l'âge de Puskas ou de Kopa que le poids de Maldini ou les démêlés de Sekularac avec les arbitres yougoslaves. Cela démontre une culture sportive assez rare, mais nous oblige à faire très attention à nos écrits, car... ils ne restent pas longtemps sans être vertement rectifiés à la moindre erreur. »

Décidément les Grecs ne finiront jamais de nous étonner.

LES DEUX RAYMOND

Le visage de Raymond Kopa était fermé, cadenassé comme un portail. On le sentait en proie à une violente émotion. Allait-il faire encore un de ces éclats qui ont secoué le football français cet été ? Au contraire, il choisit « la manière douce », la forme diplomatique, celle de la discussion courtoise, de la persuasion incessante, très adroite. Pourtant, Raymond Kopa aurait eu, cette fois, dix raisons de se fâcher tout rouge.

Contre Georges Verriest ? Non, avec un dirigeant de club : Raymond Herlory. Les deux hommes ne doivent avoir en commun que le prénom. Raymond Herlory, président du FC Metz, s'est fait en quelque sorte de l'orthodoxie réactionnaire en tant que dirigeant d'un club professionnel. C'est un secret de Polichinelle : il épouvante même ses pairs dont les efforts de conciliation risquent fort d'être torpillés par l'entêtement insensé du président lorrain. Il n'est même pas exagéré de dire que Raymond Herlory devient, en quelque sorte par l'absurde, le plus sûr allié du Syndicat des joueurs à cause même de ses excès.

Rien d'étonnant que sur les cinq ou six derniers cas de joueurs réfractaires, quatre aient été messins. Le président lorrain ne s'en soucie pas ; au contraire, il s'en vante avec une superbe de châtelain moyenâgeux. Cela fait partie de son personnage et rien ne l'irriterait davantage de ne plus ressembler tout à fait... à Raymond Herlory.

La génèse est toujours la même : il offre à ses joueurs des salaires considérablement diminués et qui sont, en fait, des salaires de famine puisque Walzak, par exemple, a calculé qu'il lui restait moins de 200 francs par mois pour vivre avec sa femme et ses deux enfants lorsqu'il a payé son loyer et ses charges.

Raymond Herlory bâtit un système de défense basé sur le syllogisme et la pétition de principe, interrompant son interlocuteur avec un manque total de savoir-vivre, excipant de son âge si ce dernier lui répond sur le même ton.

Personnage balzacien à plus d'un titre, Raymond Herlory aime à jouer les patrons de combat, voire de droit divin, comme au temps d'Emile Zola.

Eh bien, pour reprendre la célèbre apostrophe du grand romancier, « **j'accuse** » le président lorrain de sadisme patronal.

Il ne suffira pas que Raymond Herlory s'en aille, il faudra tout faire pour empêcher le retour d'éventuels et futurs Herlory !

LA CLASSE QU'EST-CE QUE C'EST ?...

Connaissez-vous Charly Cross ? Ce fut un excellent joueur vers les années 1930 au SO Montpellier et en équipe de France. La légende veut même qu'il ait été victime d'une (petite) erreur judiciaire. En effet, Gaston Barreau, le sélectionneur de l'époque, s'était spécialement dérangé à Montpellier pour voir à l'œuvre le crack héraultais. Hélas ! il permuta avec l'autre demi montpelliérain, et c'est ainsi que Gaston Barreau sélectionna Gérard et non Cross contre l'Allemagne ! Lequel Gérard, par parenthèse, marqua deux des trois buts français ce jour-là !

Charly, qui fut également un excellent entraîneur à Nice et à Nancy, occupe aujourd'hui un poste important dans l'industrie privée, ce qui ne l'empêche pas de continuer à s'intéresser au football et même d'y jouer encore.

Comme nous parlions... football (évidemment), il me fit une réflexion qui m'a semblé intéressante :

« A mon avis, la véritable classe avec un C majuscule, c'est de sentir le geste à faire et de l'accomplir au moment M, ni un peu avant, ni après. Le système de jeu, quel qu'il soit, ne changera jamais rien à cela. Ainsi, j'ai connu Bonnel et Robuschi lorsqu'ils étaient gosses. Je n'avais décelé en eux que des dons certains mais je n'avais pas senti qu'ils possédaient LA grande classe. Ils se sont affirmés avec le WM mais ne se sont plus imposés à l'échelon supérieur y compris avec le 4-2-4. Pour moi, la véritable classe est naturelle, elle n'est jamais apprise. »

LA LEÇON D'HENRI GERMAIN

Heureusement que dans l'Est il n'y a pas que Metz. Reims, qui a tant donné au football français et même européen, vient d'ajouter un nouveau fleuron à sa couronne qui pour être sans titre n'en est pas moins très belle : en libérant Kopa dès le samedi afin qu'il soit au rendez-vous de Wembley, Henri Germain a fait un geste d'autant plus grand qu'il peut lui coûter cher. En effet, le match Angleterre-Reste du monde se jouant le mercredi, le président champenois aurait pu exiger que Raymond Kopa ne rallie l'Angleterre que le lundi. Ce qui aurait permis à son leader d'attaque de disputer le match de Championnat à Saint-Etienne, et peut-être de le gagner. M. Germain s'est conduit en grand seigneur dans le même temps où M. Herlory jouait les marchands de tapis.

Belle leçon à l'usage interne certes, mais aussi externe, que les dirigeants de Santos, en particulier, feraient bien de méditer.

Lorsque le sport est vidé peu à peu de son contenu moral pour faire place aux seuls impératifs pécuniaires, il tombe rapidement dans les jeux romains antiques pour ne plus intéresser personne. Santos sera peut-être champion intercontinental, mais certainement pas champion du monde du fair-play.

DEUX VISAGES

Deux visages de footballeurs m'ont particulièrement frappé ces derniers jours. Celui du Rémois Kopa et celui du Lyonnais Hatchi. A Rouen, Kopa venait de se réconcilier avec Georges Verriest. Les deux hommes étaient tendus, un peu crispés après la discussion qu'ils avaient eue. Puis Raymond Kopa alla présenter ses hommages à Mme Verriest. Après ce geste qui dépassait largement celui de la simple politesse, son visage s'éclaira, s'illumina même, comme si un grand poids venait de lui être enlevé.

Quelques jours plus tard à Lyon, Guy Hatchi entrait violemment en contact avec l'arrière central d'Odense : Nielsen. On devait emporter le Danois sur une civière avec une fissure du tibia. Mis hors de cause par l'arbitre suisse du match, Hatchi n'en demeurait pas moins comme prostré après la rencontre. Sa conscience lui suggérait-elle qu'il avait, à tort sans doute, une part de responsabilité dans cet accident ? Nul ne le saura jamais.

Le football est jalonné de joies, de drames, d'incidents et de malentendus.

Comme la vie.

Lucien Leduc, comme Snella son prédécesseur, habite à Genève la propriété de M. Righi, le président servettien. Quelques minutes après avoir quitté le bord du lac, et être monté vers le quartier de Champelle, on débouche sur la place Claparède. Là commence l'un des quartiers les plus résidentiels de Genève, avec ses propriétés verdoyantes, ses piscines que le soleil d'automne fait encore miroiter, ses immeubles neufs aux immenses baies vitrées. Quelques hésitations, quelques détours, une indication demandée à un passant et le chemin des Cottages nous livre un Lucien Leduc détendu et souriant. A droite, la demeure du président, à gauche celle de la famille Leduc, au centre un bosquet d'arbustes qui masque un immense parc dans lequel gambade un cheval blanc. L'entraîneur du Servette a enfin trouvé la tranquillité d'esprit qu'il demandait aux dirigeants de Monaco et que ceux-ci ne surent pas lui donner. Mais comment ne pas parler, encore, de ce drame qui secoua le football français et traumatisa Lucien Leduc. « On ne vit pas avec des regrets, d'autant plus que j'ai trouvé au Servette une situation privilégiée. Que mon départ de Monaco m'ait bouleversé, vous le savez aussi bien que moi, mais je ne pouvais attendre indéfiniment une décision qui ne venait pas. Depuis longtemps, j'avais demandé un contrat de longue durée, mais même notre double succès en Coupe et Championnat ne hâta pas les choses. Si, on me proposa bien un contrat de un ou deux ans mais avec une clause suspensive. Il est logique que j'en aie été très troublé, d'autant plus qu'il y a eu des précédents à Monaco. Au Servette, on m'a proposé un contrat de cinq ans que j'ai accepté. Je sais fort bien que c'est long mais j'ai choisi en toute connaissance de cause. J'ai enfin trouvé la tranquillité d'esprit, ce qui ne veut pas dire que je vais m'embourgeoiser. »

CONTRAT DE CINQ ANS

Lucien Leduc a pris au Servette la succession de Jean Snella, sans pour cela entrer en concurrence avec lui. Snella a fait un excellent travail à Genève, remporté deux titres de champion en quatre ans et laissé un souvenir excellent. Mais il a refusé, lui, ce fameux contrat de cinq ans qui l'aurait lié pour trop longtemps à son gré. Snella le passionné avait l'impression qu'il avait fait le maximum de ce qu'il pouvait faire au Servette dans l'organisation actuelle du football suisse. Il ne pouvait plus supporter l'idée qu'il aurait à patienter, à « végéter », sans espoir de progrès. Cette sensation, Lucien Leduc ne l'a pas encore mais il a pris ses précautions et demandé à ses dirigeants une amélioration des conditions d'entraînement. Ce point, d'ailleurs, a été souligné dans toutes nos conversations, aussi bien avec Leduc qu'avec Skiba, Luciano ou Eschmann. Tous estiment, en effet, que pour progresser, le football suisse doit se réorganiser et modifier ses conditions d'entraînement. Leduc, au Servette, en a parlé à ses dirigeants qui sont parfaitement conscients du problème : « Il est bien évident qu'un footballeur moyen ne deviendra pas un champion s'il s'entraîne à outrance. Mais, avec un entraînement plus poussé, plus rationnel, le rendement des bons joueurs devrait être meilleur. C'est à cela qu'il faut tendre, petit à petit, en multipliant les heures d'entraînement et surtout en les déplaçant. En effet, tous les joueurs travaillent et entre leurs obligations professionnelles, leur famille et le football, il ne leur reste guère de loisirs. Or, s'il y a des problèmes d'entraînement, il y a aussi des problèmes de récupération. Après une journée de huit heures, le joueur est fatigué et, malgré toute sa bonne volonté, sa réceptivité est émoussée. Il faudrait donc arriver à ce que son temps d'entraînement soit inclus dans la journée, dans son temps de travail. C'est un problème, bien sûr, que je ne peux pas résoudre seul mais les dirigeants s'en préoccupent. »

A LA DISPOSITION DES JOUEURS

Pour un entraîneur français, l'arrivée dans un club suisse est une expérience passionnante mais aussi déroutante. Cet homme qui avait appris à ne vivre que pour et par le football, qui passait ses journées au stade et avait les joueurs à sa pleine disposition, doit s'habituer en Suisse à un régime tout différent. Il a en général des fonctions plus étendues qui tiennent du directeur sportif ou du manager. Luciano à Lausanne, par exemple, s'occupe de la correspondance du club. L'entraîneur helvétique doit surtout être à la disposition de ses joueurs qui s'entraînent quand ils le peuvent, en général pas avant 17 ou 18 heures. Ainsi doit-il, comme ses joueurs, se coucher tard après un entraînement le plus souvent nocturne. Au Servette, Leduc, après s'être occupé des remplaçants le lundi soir, fait quatre entraînements par semaine, les mardi, mercredi, jeudi et vendredi, avec deux groupes les mardi et jeudi. Il voudrait améliorer ces conditions et obtenir, par exemple, un entraînement entre 12 et 14 heures le mardi et un autre à partir de 16 heures le jeudi. « On doit y arriver avec la bonne volonté de tous mais cela remet en cause le statut du football suisse. Il est bien évident qu'à partir d'un certain moment le joueur doit faire un choix et qu'en général il le fait au détriment du football. Il ne peut pas faire autrement, d'ailleurs. Mais enfin, les choses évoluent. Au Servette, nous allons bientôt avoir un nouveau stade d'entraînement avec des installations très complètes et un éclairage pour nocturnes.

« L'ambiance, ici, est très sympathique. Parmi les joueurs d'abord qui cherchent à progresser, qui acceptent les critiques, parmi les dirigeants ensuite pour qui une défaite n'est pas une affaire d'Etat. Certains d'entre eux sont même venus me consoler après une défaite en Championnat, soulignant que cela n'avait qu'une importance relative et que ce n'était qu'une étape. On me donne le temps de m'organiser et de travailler avant de me juger sur les résultats. »

DES LENDEMAINS QUI CHANTENT

Nous avons d'ailleurs retrouvé chez les dirigeants et les joueurs du Servette cette tranquillité d'esprit, cette certitude des lendemains qui chantent qui commencent à déteindre sur Leduc. Un joueur nous a même dit : « Jean Snella a été pour nous un homme exceptionnel. Il nous a

Lucien Leduc Genevois. En haut, à gauche, il dit : « Monaco doit faire une bonne saison. » A droite, il rêve au bord de la piscine et près du cheval des lieux. Ci-contre, avec son président, M. Righi, qu'il voit chaque matin. Ci-dessous, sous les ombrages du parc et avec sa femme, sous le patio de la piscine.

aidés, compris, enrichis et fait atteindre un niveau auquel nous ne croyions pas. Mais nous avons l'impression, nous sentons que Lucien Leduc va nous apporter autre chose encore. Avec d'autres qualités et d'autres atouts, c'est lui aussi un homme exceptionnel. Cette année, nous ne ferons peut-être pas de grandes choses car nous avons des blessés et eu à surmonter des problèmes. Mais les saisons prochaines, vous entendrez parler du Servette. Nous sommes plusieurs à avoir vu jouer Monaco, c'est un spectacle magnifique et nous sommes certains qu'avec Lucien Leduc, le Servette va marcher sur ses traces. »

On a déjà remarqué en Suisse l'évolution tactique du Servette et on a même reproché à Leduc de vouloir tout bouleverser et de compromettre l'avenir de l'équipe. Mais cela n'a guère troublé l'intéressé : « J'ai toujours beaucoup attaché d'importance à l'équilibre entre la défense et l'attaque et je pense avoir réussi à Monaco. Récemment, au cours d'un match du Servette, un joueur de soutien portait le numéro 9 et on m'a cherché, pour ce détail tout à fait secondaire, une mauvaise querelle. Cela n'a aucune importance. Je n'ai pas, bien sûr, au Servette, les mêmes joueurs qu'à Monaco, mais je veux m'appuyer sur ce principe de base qu'est l'équilibre attaque-défense. Il faut une occupation rationnelle du terrain, qu'un joueur qui attaque l'adversaire soit soutenu, en attaque comme en défense.

Au début, j'ai tâtonné mais nous en avons parlé avec les gars. Il y a des progrès collectifs à faire et ils sont d'accord avec moi. »

DEUX AMOURS : MONACO ET SERVETTE

Lucien Leduc a donc fait un grand trait sur son passé mais, s'il s'est jeté avec passion dans sa nouvelle vie, il n'a pas pour autant oublié son aventure monégasque. « Je suis content de voir que l'équipe tourne bien mais cela ne m'étonne pas. Elle avait atteint un niveau collectif que l'amélioration des automatismes ne pouvait que hausser encore. D'autre part, l'équipe est en bonne santé : avant mon départ, j'avais insisté pour qu'elle ne se disperse pas dans des matches amicaux ou des compétitions de seconde zone. L'intersaison a été bien employée, les joueurs se sont reposés et ont pu recharger leurs accus. En 1961, si nous n'étions pas allés à New York, notre saison suivante aurait été bien meilleure et nous n'aurions certainement pas été éliminés au premier tour de la Coupe d'Europe par les Glasgow Rangers. Cette année, je pense que Monaco est bien parti pour faire une saison très satisfaisante. » Les joueurs monégasques, qui n'ont pas oublié tout ce qu'ils devaient à leur ancien entraîneur, l'ont amicalement prié de venir les soutenir à Paris pour leur prochain match de Coupe d'Europe.

Servettien, Leduc l'est jusqu'au fond du cœur et dans son survêtement rutilant qui lui va fort bien, il entend prendre une éclatante revanche. Pour cela, il veut ne négliger aucun problème et il fourmille d'idées et d'opinions. « Je veux essayer de conclure un match pour le Servette à Paris et en profiter pour emmener les joueurs auprès du docteur Kreft. Les tests médico-sportifs passés par les joueurs monégasques avaient été pleins d'enseignements et j'estime qu'ils doivent servir de base à l'entraînement. Ils provoquent en général une prise de conscience du joueur qui admet de façon indiscutable ses faiblesses. Parfois, les résultats sont très rapides et très spectaculaires. C'est, en tout cas, une chance que l'on ne peut laisser passer.

« Le niveau moyen des clubs suisses a augmenté depuis trois ou quatre ans et c'est vers les jeunes qu'il faut se tourner. Il faut recruter de jeunes éléments de valeur — car il faut la qualité à la base — et les guider, les façonner. C'est un travail de longue haleine, mais un travail passionnant. »

Les problèmes techniques du club ne sont pas les seuls à s'être posés à la famille Leduc à son arrivée à Genève : problèmes d'adaptation, problèmes d'installation compliqués par la destruction de la fabrique de meubles où les Leduc avaient passé commande. La gentillesse des dirigeants du Servette et le cadre magnifique de leur nouvelle vie les a estompés. Après Paris, Venise, Annecy, Monaco, voilà Genève, son lac et son Servette.

Eschmann (ci-contre) attache beaucoup de soin à la rédaction de sa chronique hebdomadaire dans un journal lausannois.

Eschmann (photo de droite) habite au bord du lac, pour la plus grande joie de Sylvie, sa fille, en attendant la fin de la construction de sa magnifique villa (photo du bas).

Une bijouterie-joaillerie (dernière photo), dans le centre de Lausanne, l'avenir de Norbert Eschmann est assuré.

RAHIS EN PASSANT PAR LE SERVETTE

Après l'avoir connu à Nîmes, lui, l'enfant du soleil, retrouver Bernard Rahis à Genève est un peu inattendu même lorsque le lac scintille sous le beau temps. Rahis, d'ailleurs, ne donne pas l'impression de s'être pleinement intégré au rythme, à l'ambiance et au football de Suisse. Avec son sourire, son accent chantant et sa classe de joueur, il s'est fait de nombreux amis mais le Servette ne semble pour lui qu'une étape vers un retour dans le football français. En fait, Bernard Rahis est installé à Annecy où ses beaux-parents possèdent une propriété et où sa femme travaille. Le Servette lui a donné un appartement à Genève où il passe quelques nuits entre les entraînements du soir et un travail à mi-temps d'architecte. « Cette vie, avoue-t-il, ne me déplaît pas mais elle ne durera pas éternellement car elle m'oblige à de nombreux déplacements et à une continuelle instabilité. En tant que footballeur, elle a changé du tout au tout depuis mon arrivée au Servette. Ici, on ne vit pas que pour le football, on a d'autres soucis, d'autres buts. Le Championnat, pourtant, est difficile et les défenses sont dures. Mais j'ai l'impression de m'user moins qu'en France : les déplacements, très courts, y sont certainement pour beaucoup. » Le contrat de Rahis avec le Servette se terminant à la fin de la saison, il est fort possible que nous revoyions bientôt l'ex-Nîmois dans le football français.

Bernard Rahis a oublié Nîmes. Servettien, il partage son temps entre Annecy et Genève.

A Lausanne, Jean Luciano n'a rien perdu de sa gaieté d'homme du Midi.

LUCIANO

LA SOLITUDE LUI PÈSE

Cinq heures par jour, Jean Luciano, entraîneur de Lausanne Sports, est un homme seul. Cinq heures pendant lesquelles il enferme en lui-même son sourire malicieux, son accent méditerranéen et son besoin de parler. Seul au stade de la Pontaise, il joue alors un autre rôle que celui qu'il connaissait à Nice il y a 18 mois encore : il gonfle des ballons, graisse des chaussures, lorgne méticuleusement la pelouse, redresse un drapeau de touche, regarde sa montre et attend ses joueurs qui ne viendront que le soir à la nuit tombante. « Je suis sept heures par jour au stade et il faut bien que je m'occupe puisque les joueurs ne s'entraînent que le soir, après leur travail. Souvent, je me dis que je ne mérite pas ce que je gagne et je cherche du travail à travers le stade. Je comprends maintenant ce que Jean Snella me disait à mon arrivée et je regrette, à ce moment-là, de ne pas avoir deux ou trois joueurs avec moi, pour parler et m'occuper d'eux. »

PSYCHOLOGIE

Cette sensation d'inachevé, Jean Luciano la garde ancrée au fond de lui-même, aggravée par la perspective qu'il doit accepter cette situation. « Il y a une énorme différence entre le footballeur français et le footballeur suisse. Traiter un professionnel est relativement facile, puisque le football est son métier et qu'il est à votre disposition. En Suisse, il faut faire preuve de psychologie et admettre qu'un joueur arrive à l'entraînement après six, sept ou huit heures de travail. Si ça s'est bien passé pendant la journée avec son patron ou ses clients, il est de bonne humeur, détendu, réceptif. S'il a eu des soucis, il arrive crispé et énervé. C'est un mauvais départ pour l'entraînement et mon rôle est alors d'essayer de le comprendre, de l'aider ou de l'admettre.

Pourtant, j'estime qu'il y a quelque chose de faux dans ce statut et je l'ai souvent dit à mes joueurs. A partir du moment où ils touchent de l'argent pour jouer au football, ils sont des professionnels. Or il est fatal qu'entre leur vie sociale et le football, l'un des deux soit lésé.

Cette situation, je n'y peux rien et je dois l'accepter. Elle ne me tracasse d'ailleurs que dans un souci de perfection, car je suis persuadé que le football suisse pourrait progresser encore plus. Mais il faut admettre aussi que le Suisse n'est peut-être pas, de caractère, apte à faire un joueur professionnel. Plusieurs des joueurs lausannois m'ont avoué que, s'ils recevaient des propositions de l'étranger, ils ne voudraient pas courir les risques d'une aventure professionnelle. Certains d'entre eux, avec leur métier et le football, gagnent deux fois plus qu'un très bon joueur professionnel français.

En contre-partie, les joueurs suisses qui ont leur avenir assuré, sont plus détendus et plus confiants. Ils posent moins de problèmes dans l'organisation intérieure du club, c'est à souligner.

UN HOMME HEUREUX

Non, voyez-vous, le problème est surtout celui de l'entraînement et de ses horaires. A Lausanne, je suis d'ailleurs privilégié puisque deux fois par semaine, le mardi et le jeudi, les joueurs viennent au stade à 16 heures. Ce qui m'ennuie le plus c'est, lorsque battus le dimanche, nous devons attendre 48 heures, les joueurs et moi, pour nous retrouver et analyser les erreurs commises. Deux jours après, les images se sont estompées : ce n'est plus du bon travail. »

Pourtant, à Lausanne, Jean Luciano reconnait qu'il est, par de nombreux côtés, un homme heureux. Il a signé l'année dernière, un contrat de trois ans et il rejoint Snella et Leduc quand il dit : « Une défaite, ici, n'est jamais catastrophique et les dirigeants sont sensationnels. Ils connaissent le football et savent faire la part des choses. Le public lui-même a des réactions sympathiques. Après nos défaites en Championnat contre Servette et La Chaux-de-Fonds, j'ai reçu une cinquantaine de lettres d'encouragement, m'assurant que l'on connaissait mes problèmes et que l'on me savait gré de mon travail. L'ambiance, comme vous le voyez, est excellente. »

DEUX EQUIPES

Depuis l'année dernière, Lausanne Sports est le Stade Français du football suisse, dans ce sens que le club a fait de gros efforts de recrutement pour s'assurer la suprématie helvétique et tenter de fêter dignement l'Exposition Nationale 1964 qui aura lieu à Lausanne. Second du Championnat en 63, Lausanne a pris cette saison un mauvais départ et Luciano lui-même ne sait à quel saint se vouer : « Nous ne jouons bien que hors Championnat et cela tient à une masse de choses plus ou moins palpables. Certains prétendent que nos défaites sont dues à un complexe de supériorité : je pense, moi, que ce serait plutôt l'inverse. Le Championnat suisse groupe plusieurs bonnes équipes, mais aucune ne subit comme Lausanne, ces assauts répétés. Cette année, vaincre Lausanne est considéré, à tort ou à raison, comme un exploit et mes joueurs commencent à s'inquiéter.

Certains faîts sont presque incompréhensibles. En début de Championnat, nous avons encaissé une moyenne de 2,5 buts par match alors que tous nos défenseurs sont ceux de l'équipe nationale. Et puis les critiques virulentes, parfois méchantes, souvent hors de proportion de la presse, leur ôtent tous leurs moyens. Je pense à Schneiter, un garçon formidable et sensible, qui était effondré après certains articles.

Pourtant, rien n'est perdu. — Nous faisons de bons matches contre les équipes étrangères, nous avons du répondant et des moyens. — En matches amicaux, nous avons battu l'Espanol de Barcelone par 7 buts à 1, Nice par 5 à 1. Nous avons éliminé Hearts of Midlothians en Coupe des Villes de Foire et nous l'avons fait un mardi au cours de la prolongation. Contre les athlétiques écossais, c'est un test. Non, c'est paradoxal, nous avons deux équipes, celle qui gagne contre les équipes étrangères, celle qui perd en Championnat, c'est pourquoi cela va s'arranger. »

Après vingt-trois licences signées à l'O.G.C. Nice, Luciano a laissé un peu de son cœur sur la Côte d'Azur et il a suivi de très près l'évolution de la crise niçoise. Mais il est maintenant, après une année d'expérience (« on ne s'adapte qu'au bout d'un an », dit-il) un véritable lausannois. Avec son sourire, son expérience et ses qualités, il a les moyens de réaliser de grandes choses, à condition qu'on lui en laisse le temps.

ESCHMANN

IL A RÉUSSI SA VIE

Norbert Eschmann est certainement, à Lausanne, l'un des hommes les plus occupés de la ville. La semaine où nous l'avons

LES AUTRES « FRANÇAIS » DU FOOTBALL SUISSE

D'autres hommes de nationalité ou d'influence française font profiter le football suisse de leur expérience et de leur talent. Ce sont notamment : Humpal, Presch, Kominek, Maurer, Borkowski, Mazimann, de Vaufleury.

HUMPAL (Cantonal)

Pepi HUMPAL, de nationalité allemande, est né le 30 janvier 1918 à Zlin. Il fut à Sochaux, Strasbourg, Béziers un très bon attaquant et un redoutable buteur. Après avoir fait ses débuts d'entraîneur en France, il a fait à Cantonal un formidable travail, faisant monter le club de deux divisions en trois ans.

PRESCH (ex-Bienne)

Walter PRESCH, Autrichien de naissance, naturalisé français, fut un ailier de talent à la vitesse et au tir meurtriers. Il débuta à Sète et y fit le plus clair de sa carrière. Après avoir entraîné Angers, il était à Bienne jusqu'au mois d'octobre avant d'être remplacé.

KOMINEK (Granges)

Friedrick KOMINEK, de nationalité autrichienne, est né le 15 janvier 1927 à Vienne. Après avoir joué à Nîmes et à Lens, il termina sa carrière française à Marseille. Remarquable technicien, il joua encore un an en Autriche avant d'aller à Granges comme entraîneur-joueur.

MAURER (Zurich)

Louis MAURER, de nationalité suisse, n'a fait dans le football français qu'une courte apparition de six mois comme entraîneur de l'Olympique de Marseille. Il a prouvé cependant qu'il avait des qualités en remportant, avec le F.C. Zurich, le titre de champion suisse 1962-63.

BORKOWSKI (Porrentruy)

Redoutable athlète des années 50 à Metz, puis à Angers, Borkowski est maintenant entraîneur de Porrentruy, petite ville frontalière, dont le club joue en Ligue nationale B.

MAZIMANN (Porrentruy)

André MAZIMANN, qui n'a que 28 ans et fut international militaire en 1958 et 59, a été rendu libre par Sochaux en fin de saison dernière. Athlétique, assez rapide, il est resté un arrière solide et décidé.

DE VAUFLEURY (Moutier)

Christian de VAUFLEURY, né en 1929, fit une courte carrière professionnelle à Besançon. Longtemps amateur à Laval, puis Caen, il fut un demi très actif, au bon jeu de tête. Il entraîne maintenant Moutier, équipe de Ligue nationale B.

vu, il partageait son temps entre le petit studio qu'il habite provisoirement à Préveranges, la bijouterie qu'il possède à Lausanne, le journal auquel il collabore, le chantier où se construit sa maison, le médecin qui lui soigne un genou récalcitrant, le stade où il s'entraîne et s'occupe des jeunes, le garage où il devait prendre possession d'une nouvelle voiture... et sa fille Sylvie qui n'admet pas, à quatre ans, que ce tourbillon la prive de son père.

Norbert, en tout cas, donne l'impression de l'homme qui a réussi sa vie. A Lausanne, il est l'homme dont on parle, le joueur qui signe des autographes et le Suisse qui a retrouvé l'accent vaudois de son enfance. Cette réussite sociale et ce retour au pays semblent avoir épanoui le Norbert Eschmann que nous connaissions. Dans son cadre, au milieu de ses amis, il possède maintenant une assurance, une maturité et un rayonnement étonnants. On sent qu'il touche enfin au but qu'il s'était fixé depuis son départ dans la vie, on sent qu'il est arrivé au port.

MERCI A M. POUCHÈS

Depuis toujours, Norbert avait l'intention de retourner en Suisse où sa mère, son magasin et ses amis étaient des attaches profondes. A 30 ans (il est né le 19 septembre), il pouvait espérer jouer encore plusieurs saisons en France mais il a hâté sa décision, peut-être parce que la campagne du Chili lui avait ouvert des horizons nouveaux. « Je dois beaucoup de choses à la France et au football français et je ne suis pas près de l'oublier. Je m'y suis fait des amis, j'ai beaucoup appris et j'ai préparé mon avenir. Ce retour en Suisse, je le dois à la compréhension de M. Pouchès, le président du Stade Français, qui m'avait fait la promesse de me libérer et qui l'a tenue mieux encore que je ne l'espérais. Qu'il sache, d'ailleurs, que le Stade Français a ici beaucoup de supporters et qu'on a suivi avec tristesse ses débuts en Championnat. Cette affection que l'on porte au Stade Français, c'est certainement à la générosité de M. Pouchès en 1962 pour l'équipe nationale suisse, qu'il le doit. Personne n'a oublié.

« Mon départ de France me laisse donc un peu de nostalgie car j'y laisse des amis et je n'aime pas les séparations. Mais je n'oublierai ni Marseille et ses exagérations, ni Paris et son Stade. »

AMITIE ET LIBERTE

L'amitié, pour Eschmann, c'est un mot magique et il en a autant besoin pour vivre qu'un poisson a besoin d'eau. Des amis, il s'en est fait partout, dans le football français, dans le football suisse, parmi les journalistes, parmi les dirigeants. Il estime qu'un homme, pour vivre heureux, a besoin avant tout d'amitié et de liberté. « Je pense que le statut du professionnel français est plein d'erreurs et de malentendus. Le joueur n'a pas assez de liberté et on ne lui fait pas assez confiance. Le footballeur suisse, lui, a la chance d'avoir un emploi et d'avoir gardé, au sein de son club, la liberté de pensée et d'expression. Il peut donner son avis, prendre parti, discuter. Le professionnel français n'a ni la possibilité, ni souvent le goût de le faire. Le football, pourtant, est un sport d'hommes libres. »

Eschmann, sur qui le Servette de Genève avait une option — Norbert jouait à Genève avant d'être transféré au Red Star — a donc retrouvé avec plaisir le football suisse avec lequel il avait rompu depuis 1955. Ses matches internationaux avec la Suisse ne lui donnaient pas une juste vision de sa valeur et de sa progression. « Il faut être plongé dedans pour se faire une idée. Ce qui m'a surpris en jouant les premiers matches, c'est l'ardeur à la lutte, la folle dépense d'énergie. On prétend que les joueurs helvétiques sont limités par le fait qu'ils ont une occupation annexe, mais je vous assure que sur le plan athlétique, il valent bien leurs collègues français. Ce qui me surprend toujours, c'est d'avoir continuellement un adversaire accroché à mes basques, un adversaire qui ne me ménage pas et me suivrait même si je sortais du terrain. Cela m'a d'ailleurs tellement surpris au cours du premier match de Championnat que je me suis tourné vers un coéquipier. Il était soumis au même régime que moi.

HISTOIRE DE MENISQUE

« Repris par le football suisse, j'ai déjà oublié le rythme du football français. J'aimerais, si cela était possible, être brutalement replongé dans un match de Championnat de France, à titre d'expérience personnelle. Là, je pourrais faire des comparaisons et même en tirer des enseignements. »

Footballeur suisse, Norbert a retrouvé Karl Rappan et l'équipe nationale helvétique qui jouera à Paris le 11 novembre contre la France. « Ce match, je tiens essentiellement à le jouer mais pour cela il faudrait que mon genou ne fasse plus des siennes et que j'aie ma place dans l'équipe. Je n'avais jamais été blessé au genou mais le football de contact de certains défenseurs suisses a déjà fait ses preuves. On a craint un moment que je ne sois obligé de me faire opérer du ménisque. Ç'aurait été une sacrée malchance pour ma rentrée au pays.

RETOUR AU VERROU

« L'équipe de France n'a pas de chance avec l'équipe suisse car nous allons nous remettre au verrou. Mais je pense sincèrement que, même contre le verrou, les Français s'en sortiront. Karl Rappan a raison de revenir à ce vieux système qui a fait ses preuves. Car nous ne sommes pas encore suffisamment armés pour nous défendre sur le plan international avec un autre système. Regardez, depuis le Chili, ce que nous a apporté l'abandon du verrou. Je ne suis pas d'accord, d'ailleurs, avec ceux qui prétendent que le verrou est un système d'antijeu. On l'aime ou on ne l'aime pas mais il a son efficacité et il faut de la patience et du talent pour l'appliquer. En jouant le verrou, la Suisse se défend d'abord, mais elle cherche ensuite à marquer des buts. Voyez à Bâle où la France fut battue par 6 buts à 2 et regardez le travail offensif des demis et des arrières du verrou. Par certains côtés, le 4-2-4 n'est qu'une variante du verrou ! Beaucoup d'équipes suisses s'y remettent depuis quelque temps et Lausanne ne va pas tarder à en faire autant. Le verrou est une arme terrible de contre-attaque avec de bons techniciens pour l'appliquer.

« Personnellement, je trouve que le football suisse a progressé et qu'il a les moyens de progresser encore. Des hommes comme Snella, Leduc, Luciano apportent ou ont apporté énormément de choses au football suisse. »

Et puis Norbert, bien sûr, reparle de ses amis, du Stade Français, de leurs difficultés : « Donnez-leur le bonjour de ma part et dites-leur que je pense à eux. Je sais ce que c'est que de faire des tours de piste au stade de la Suze, au milieu du vacarme des camions, quand on vient de perdre en Championnat. »

Un tendre baiser à sa femme,

La Chaux - de - Fonds a remporté nombre de trophées, Skiba (photo de gauche) compte bien en ajouter quelques - uns, Henri Skiba (photo de droite) a trouvé en M. Schwartz, vice-président et ancien président (au centre) et son neveu (à gauche), des dirigeants compréhensifs et compétents. Travail accompli, l'entraîneur de La Chaux-de-Fonds, Henri Skiba, quitte le stade. Dans leur magnifique living - room (dernière photo), Henri Skiba et sa femme lisent la presse sportive française.

à sa fille Sylvie, une poignée de main à un ami, Norbert est parti. Il va passer à sa bijouterie et à son journal avant d'aller au stade puis jeter un coup d'œil à sa maison. La boucle est bouclée, Norbert Eschmann a réussi sa vie.

SKIBA
LE MONTAGNARD

La route de Lausanne à La Chaux-de-Fonds mérite à elle seule une visite à Henri Skiba. Pendant une bonne centaine de kilomètres, elle varie ses effets et vous emmène d'Yverdon à Neuchâtel au milieu des vignobles et en bordure du lac. Puis, sans crier gare, elle s'élève dans les longues forêts de sapins qui vont jusqu'au Doubs, limite frontalière de la Suisse et de la France. Malgré le beau temps d'une journée ensoleillée, on ne peut s'y méprendre : l'hiver doit être rude là-haut, à plus de mille mètres d'altitude. Mais, après tout, cela fait partie du personnage d'Henri Skiba, taillé dans le granit et baroudeur patenté de ces dix dernières années. La tâche lui eût été trop facile en bas dans la plaine, il a donc choisi la montagne et, de l'avis même d'Eschmann, un tâche difficile.

SIMPLICITÉ D'ABORD

Maintenant, si vous n'avez pas la chance de trouver Henri Skiba au stade, armez-vous de patience. allez jusqu'au bout de La Chaux-de-Fonds, là où les immeubles neufs poussent traditionnellement comme des champignons et attaquez encore courageusement la montagne. Là-haut, perdus dans la verdure et accrochés à la pente, vous trouverez enfin Henri Skiba, madame et leur fils.

Notre Skiba traditionnel n'a guère changé et son état d'entraîneur, s'il lui crée de nouveaux et nombreux soucis, ne lui fait pas oublier que la simplicité est encore le meilleur moyen de parvenir à ses fins. Le téléphone sonne, Skiba donne la composition de son équipe pour dimanche : « Non, je ne pense pas que Beertschi jouera, il souffre encore d'une cheville », évite une question insidieuse avec le sourire et raccroche, devoir accompli.

A La Chaux-de-Fonds, Henri Skiba n'a trouvé que sympathie et gentillesse, comme Lucien Leduc à Genève. « J'ai failli aller en Belgique, et puis on m'a proposé un contrat à La Chaux-de-Fonds. D'emblée, j'ai été séduit par le pays, la cité et les dirigeants. Nous habitons un appartement magnifique qui domine la ville, loin du bruit. Cela nous change de Maisons-Alfort mais on s'y fait, lentement. »

Dans le pays d'Antenen et de Pottier, Skiba a accepté une tâche difficile. Le club a terminé la saison dernière en troisième position après un Championnat exceptionnellement bon et il se doit de défendre brillamment cette position. Enfin, Skiba entreprend une carrière d'entraîneur à laquelle il s'est préparé, bien sûr, mais dont il ne connaît encore que la théorie. Pourtant, Skiba ne redoute rien et il a gardé dans cette nouvelle fonction son réalisme d'homme de pointe. D'ailleurs, Skiba joue toujours, mais il pense tout de même qu'il tire ses dernières cartouches : « Je vais sur 37 ans et je ne récupère plus comme avant. D'autant plus que les défenseurs suisses ne sont pas des anges. Dans le football français, le jeu est rude, viril, mais atteint rarement les limites de la brutalité. En Suisse, en Suisse allemande notamment, il y a intérêt à regarder où l'on met les pieds, car on ne vous fait aucun cadeau. J'ai passé l'âge de prendre des coups. »

Skiba, pourtant, reste un redoutable homme de pointe dont La Chaux-de-Fonds a bien besoin. Contre Schaffhouse notamment, il s'est battu comme un lion en marquant deux buts dans le plus pur style de son époque nîmoise. Mais il a maintenant des responsabilités d'entraîneur et on l'a vu, en début de saison, jouer ailier droit et tenter d'organiser le jeu de son attaque. « Non, je ne suis pas trop dépaysé. J'ai beaucoup appris, beaucoup retenu de ma carrière professionnelle et j'essaye d'appliquer avec succès les méthodes qui m'ont plu. J'estime pourtant qu'à la base il faut un entraînement sérieux et je trouve que les footballeurs suisses ne sont pas assez pénétrés de cette évidence. Ils adorent le ballon, mais il seraient capables d'entrer sur un terrain sans s'être entraînés durant des semaines. C'est pourtant la condition physique qui fait la différence. Je me demande si le Suisse, en général, n'est pas trop heureux et s'il ne perd pas l'habitude de souffrir. »

Comme ses collègues français, Henri Skiba tente d'aménager les conditions d'entraînement et d'obtenir deux séances avancées dans la semaine. Mais le problème est le même qu'à Genève, Lausanne et ailleurs : le footballeur suisse se doit d'abord à son activité professionnelle et il ne peut donner au football plus que ce qu'il lui donne, c'est-à-dire des entraînements à la nuit tombante, à l'heure où les pères de famille mettent leurs pantoufles et se chauffent devant la cheminée. A La Chaux-de-Fonds, Skiba a trouvé pourtant un gymnase couvert qui l'aidera beaucoup durant le long hiver montagnard. L'an dernier en effet, les terrains furent impraticables pendant plus de quatre mois, en raison de la neige et du gel.

Cet hiver rigoureux, Henri Skiba et sa femme le craignent et le bénissent à la fois. Henri, en apprenant que le championnat suisse hivernait lui aussi pendant six semaines, s'est exclamé : « Ce seront mes premières vraies vacances depuis dix ans. Mon vieil organisme commençait à en avoir besoin. » Chaux-de-fonnier, comme on dit, Henri Skiba l'est maintenant jusqu'au fond du cœur et, en homme qui n'a jamais fait les choses à moitié, son premier grand exploit a été d'aller vaincre Lausanne sur son terrain de la Pontaise. Ce diable d'homme ne changera décidément jamais.

VOUS AUSSI..
pouvez devenir rapidement FORT & MUSCLÉ

J. KATINIS AVANT

en voici la PREUVE

MAINTENANT

Constatez sur la première photographie de M. Julien KATINIS comme il était fluet, la poitrine étriquée, les bras sans muscles.

● **Aujourd'hui, c'est un magnifique athlète.**

● *« Maintenant, écrit-il, je sens que je suis musclé, et j'ai confiance en moi-même... Je ne suis plus un "paquet d'os" comme avant. Comme j'ai bien fait de vous demander votre documentation ! »*

● **Vous aussi pouvez acquérir facilement de tels muscles,** car Robert Duranton enseigne maintenant par correspondance la méthode qui lui a permis de gagner le concours du "Plus Bel Athlète d'Europe".

PHOTO ARAX

R. DURANTON
Plus Bel Athlète d'Europe

● Pas de théorie, rien que des exercices pratiques et progressifs, préparés spécialement pour chaque élève.

● Ne soyez pas incrédule, **la méthode Robert DURANTON fera éclore en vous des possibilités que vous ignorez :** large d'épaules, avec des bras volumineux, un dos évasé, vous séduirez et en imposerez par votre prestance athlétique.

● La poitrine bien développée, des abdominaux puissants, vous jouirez de plus de santé, de plus de vitalité et de succès dans la vie.

● Qui plus est, vous obtiendrez ce corps harmonieux, cette solide musculature, avec une rapidité et une sûreté qui vous enchanteront.

● Quelques minutes d'exercices, chaque jour, chez vous, et déjà dans un mois vos nouveaux muscles étonneront vos amis.

Les résultats sont garantis, le bon de remboursement que vous recevrez atteste cette réalité.

Robert DURANTON, CLUB SCULPTURE HUMAINE
service T 6 30, Boul. Princesse - Charlotte
MONTE-CARLO (BC 171)

Devenez un homme FORT que l'on respecte en postant dès aujourd'hui ce BON

BON GRATUIT *vous donnant droit à la jolie documentation illustrée* **"Comment augmenter son Capital Force et Santé". T6**
(Pli volumineux et fermé, joindre 3 timbres pour frais d'envoi.)
NOM_____
(en lettres d'imprimerie)
Adresse_____

Football MAGAZINE

PRÉSENTE UN DOCUMENT CAPITAL

OUI

Le football est le sport le plus utile,

Les sports qui n'ont pas de professionnels que des sports de second plan

En France l'idée du sport c'est l'idée

Le football représente à lui seul plus de la moitié des

Le football actuel ? Il n'a jamais

Le rôle de la presse est

L'athlétisme a voulu faire son lit en abattant le
C'est impardonnable

LE FOOTBALL FRANÇAIS SE PO

GEORGES BOULOGNE

Instructeur National,
situe tous les problèmes actuels
devant le magnétophone de
MAX URBINI et J.-PH. RETHACKER

Q. — Vous êtes instructeur national. D'où vient ce titre, que représente-t-il ? Quel est votre travail ? Quelles sont vos responsabilités et vos fonctions ?

R. — Le poste fut créé pour Pierre Pibarot en 1954. Mais lui était en principe entraîneur national. A la fin de son mandat il demanda à entraîner aussi l'équipe de France. Mais on le lui refusa et on modifia le terme de façon qu'il n'y ait pas confusion entre entraîneur et instructeur national. Albert Batteux resta entraîneur de l'équipe A, et Snella entraîneur de l'équipe B. Je fus ensuite appelé comme instructeur national. Quel est mon rôle ? L'action de l'instructeur national se situe

Le 4-2-4, par sa souplesse, offre des ressources

Le vrai football, c'est le football

On peut aussi s'estimer heureux dans la défaite

Le rugby est un sport de

Je crois que nous sommes sur le bon chemin

e sport de base

ne seront toujours

du résultat

sportifs pratiquants

été aussi bon

capital

football

RTE BIEN !

extraordinaires

de club

quartier

sur trois plans : d'abord l'enseignement, ensuite la documentation, enfin la sélection et l'entraînement des équipes de sélection.

En ce qui concerne l'enseignement, l'instructeur national établit des directives d'enseignement, dirige les stages, personnellement ou par personnes interposées. Les bases de l'enseignement sont fournies par l'instructeur national, discutées par les entraîneurs membres de la Sous-Commission, et présentés à la Commission Centrale Technique pour approbation. Dans ce domaine rentrent aussi les articles écrits pour le journal officiel de la F.F.F., les causeries et les conférences faites dans les Ligues à l'intention des entraîneurs ou des dirigeants.

Second travail : celui de la documentation. Sur les joueurs d'abord, en particulier sur les jeunes joueurs. A partir des matches de sélection cadets, je les prends en filature. Je reçois des rapports des délégués à ces matches et aussi des entraîneurs. Je lis les journaux. Je concentre alors dans un fichier, par années de naissance, les noms des joueurs à suivre. Les fiches individuelles sont petit à petit remplies au fil des années. A ce sujet j'ai pris contact, au cours du dernier stage Gillette, avec un psychologue M. Boué qui est en train de travailler à la recherche et qui a effectué des tests de caractère sur les jeunes. Je pense que c'est une expérience intéressante à suivre. Elle peut nous permettre de guider certains garçons, de les améliorer sur le plan psychologique et de modifier peut-être du même coup leur carrière de joueur.

Documentation également sur les clubs étrangers, commencée mais pas encore au point. Il faudra attendre encore quatre ou cinq ans. A ce moment, quand un club français rencontrera un club étranger, il pourra nous demander une photocopie de la fiche en question pour préparer son match.

Documentation encore sur toutes les formes d'entraînement pratiquées dans les pays étrangers.

Fichiers des entraîneurs également. Tous ceux qui ont été diplômés depuis 1929, c'est-à-dire depuis la création des stages, ont leur fiche, ce qui permet de les suivre. Sur 1.200, il y en a à peu près 500 en service actuellement.

Q. — Parlons maintenant de votre rôle dans le Club France. Dans quelle mesure intervenez-vous sur le plan sélection et équipes nationales ?

R. — La sélection forme un tout qui est sous la direction de Georges Verriest. Il cherche par tous les moyens à se renseigner. Il réunit les entraîneurs de l'équipe de France. C'est lui, en définitive, qui fait la sélection mais il s'entoure d'un certain nombre de personnes dont je pense qu'il aime entendre les avis un peu plus souvent que les autres. Il y a bien entendu Henri Guérin, puis Marcel Langiller, Albert Borto et moi-même. Nous avons essayé d'organiser notre « team » sur le modèle des Brésiliens. Nous nous réunissons plusieurs jours avant de donner l'équipe, nous dînons ensemble de temps à autre, nous parlons des matches et des joueurs que nous avons vus.

Je suis également l'entraîneur de la sélection juniors. Jusqu'à l'année dernière, j'étais entraîneur des militaires, j'allais une ou deux fois par semaine à Joinville. Cette année, le Secrétariat à la Jeunesse et aux Sports a nommé Lucien Troupel pour s'occuper des militaires, ce qui est une excellente initiative. Je reste entraîneur de l'équipe des Espoirs et de l'équipe B. Je souhaite absolument garder ces responsabilités techniques d'équipes de sélection, car **je veux conserver un contact avec le terrain de jeu. Pour un entraîneur, il faut absolument aller et vivre sur le terrain.** Je crois que ce serait une erreur de travailler sans expérimenter, sans avoir toujours le rappel des possibilités du terrain.

Etant entraîneur des Juniors, des Espoirs et des B, j'établis une liaison qui me semble indispensable et qui va l'être de plus en plus. Il y a une continuité, un travail qui se construit patiemment, discrètement mais solidement.

Q. — Comment êtes-vous arrivé jusqu'à ce poste d'instructeur national ?

R. — Le plus logiquement du monde, par l'enseignement. J'ai été instituteur pendant 12 ans et je suis passé de l'enseignement tout court à l'enseignement du football.

Q. — Votre expérience d'enseignement vous a t-elle été utile dans votre carrière d'entraîneur ?

R. — Il existe évidemment une relation entre les deux. Il est certain que l'éducateur de formation et plus encore de vocation est bien armé pour travailler efficacement dans toutes les activités ou disciplines.

UN DOCUMENT CAPITAL

INSTRUCTEUR NATIONAL, Boulogne assiste aux matches de sélection avec Verri

MA CARTE DE VISITE

● JE SUIS NÉ le 1er juillet 1915 dans le Pas-de-Calais, mais je n'y ai pratiquement jamais vécu. Mes parents étaient repliés en Touraine. J'ai fait mes études à l'Ecole supérieure d'Amboise et je suis entré à l'Ecole normale de Loches de 1933 à 1936. Par la suite j'ai été instituteur à Châteaurenard puis à Amboise de 1936 à 1948, avec une interruption de deux ans du fait de la guerre.

● EN CE QUI CONCERNE LE FOOTBALL, je pense que ma vocation est partie de l'enseignement. J'ai l'impression que parmi les jeunes de ma génération, quelques-uns se sont retrouvés à l'Ecole normale sans trop

Q. — Pensez-vous que dans les rangs des enseignants on peut trouver des entraîneurs et surtout des gens capables de former des footballeurs ?

R. — Il est certain que l'on peut trouver dans l'enseignement et on en trouvera, des gens qui ne seront pas forcément des entraîneurs de football, mais qui utiliseront le football dans leur enseignement. Moi-même je m'en suis servi sur le plan de la morale, de la discipline et avec succès. **D'un élève dynamique aimant le football on peut tirer beaucoup.** Par ailleurs, sur le plan de la morale toute pure, on peut trouver dans le sport et le jeu des exemples frappants, intéressants, que la morale scolaire, toujours un peu naïve, ne fournit pas toujours.

Q. — Ne croyez-vous pas que le football a été un peu délaissé à l'école ?

R. — Je ne sais pas si le football a été vraiment abandonné. Il y a toujours eu des instituteurs qui ont aimé le football et qui l'ont favorisé. Je ne pense pas que l'instituteur fasse un choix entre les sports. D'abord parce que beaucoup d'entre eux ne sont pas aptes à faire ce choix n'étant pas tous sportifs. Où l'affaire est plus sérieuse, c'est après, quand l'enfant va au lycée ou au collège et qu'il est pris en main par les professeurs d'éducation physique. Le problème est extrêmement délicat dans ce domaine. Il est certain que les professeurs d'éducation physique n'ont pas été formés, et ne sont pas encore formés, bien que ce soit moins net, à partir des sports collectifs. Ils ont orienté généralement les élèves vers le handball, parce que c'est un jeu de mains qu'on peut apprendre dans les écoles, comme le basket. Ils ont toujours été un peu rebutés par le football parce qu'ils ne l'ont pas pratiqué avant d'entrer dans les écoles de formation ou d'éducation physique et sportive. Il leur aurait été impossible d'acquérir l'automatisme du football qui est extrêmement difficile, et doit être obtenu dès la plus tendre enfance, avant douze ans.

Voilà le problème : ce n'est pas dirigé contre le football, à l'origine tout au moins, mais c'est une tendance naturelle d'enseigner ce qu'on connaît le mieux.

Q. — Comment faire alors pour essayer de former beaucoup plus d'éducateurs de football ?

R. — Je ne crois pas arriver à grand-chose du côté des professeurs d'éducation physique et des moniteurs. Ils ont leurs idées bien arrêtées, même les instituteurs. Ce qu'il faudrait, c'est rappeler à tous la valeur éducative du football.

Si on arrive — et c'est facile — à expliquer aux enseignants que dans le football il n'y a pas uniquement les transferts, les scandales, les défaites de l'équipe de France, mais aussi et surtout un moyen d'éducation, extrêmement utile, extrêmement complet, beaucoup donneraient leur adhésion. On ne leur demande pas d'être des entraîneurs ou des professeurs, **mais simplement de laisser jouer au football, puisque l'initiation se fait par le jeu et uniquement par le jeu.**

Q. — Dans le domaine pratique, avez-vous l'intention de faire quelque chose pour les toucher ?

R. — Déjà l'année dernière une expérience très intéressante a été entreprise dans la Ligue du Nord, par son Président M. Hue et par Robert Domergue. Ils sont allés visiter des écoles normales, ils ont fait des causeries, des démonstrations, entendu des doléances des maîtres à propos du football. Ils ont répondu en montrant comment on se servait du football. Il faut, je crois, généraliser ces conférences dans le milieu enseignant.

Ce qui nuit au football, c'est son aspect spectaculaire et la propagande qui est faite autour de lui. Sans compter, qu'en contrecoup, d'autres sports comme l'athlétisme bénéficient d'un appui moral, d'une très forte publicité officielle.

Q. — On a toujours tendance à opposer le football et l'athlétisme comme sports de base. Quelle est votre opinion à ce sujet ?

R. — Le football a les mêmes vertus éducatives qu'un sport individuel, car il se propose les mêmes buts et arrive au même résultat : le développement des qualités physiques et morales. Mais il adjoint au développement individuel la mise de cette valeur morale et de ces qualités physiques au service d'une collectivité. Ce qui est bien le propre de toute activité sociale et de toute éducation. Et puis le respect des règles nécessite le recours à l'intelligence. Dans le sport collectif, il y a toujours changement de situation, décision à prendre et exécution d'un certain mouvement convenant aux circonstances. Alors que dans le sport individuel, il s'agit d'un effort mécanique, automatique et automatisé au maximum. Le football possède ses vertus propres qui sont importantes sur le plan éducatif. On n'insiste par exemple jamais assez sur cette forme de discipline qui interdit à un individu de se servir de ses mains et qui l'oblige à éduquer ses muscles inférieurs, en vue de la maîtrise du ballon. Or l'éducation consiste justement à faire acquérir à l'individu un certain nombre d'habitudes et de contraintes en vue de la vie en société. On compare souvent le football au rugby : on fait erreur. Dans le rugby on peut exprimer son dynamisme, sa violence même, parce que c'est dans la loi du jeu, tandis que dans le football, il faut savoir se retenir, se maîtriser constamment. **La caractéristique du joueur de football, c'est son équilibre général parce que le football en appelle à toutes les qualités, à toutes les aptitudes.** Sur le plan du jeu lui-même, la forme des efforts du football correspond à une vérité physiologique. Il s'agit d'efforts relatifs, brefs, coupés de temps de repos. C'est intéressant pour les jeunes qui ne sont pas aptes aux efforts prolongés.

On reproche souvent au football d'être un jeu, donc de ne pas être éducatif. C'est une erreur. Le football est jeu à l'origine, puis il devient sport. Il est jeu, c'est-à-dire activité spontanée, inutile, normale. Puis à partir du moment où l'on forme les joueurs, où on les discipline, le football devient un sport, c'est-à-dire une activité éducative. Le jeu est le moyen d'attirer ; ensuite on passe à la phase de l'éducation, c'est-à-dire au sport. Prétendre aller au sport par l'athlétisme, c'est prétendre apprendre l'arithmétique par l'algèbre. L'athlétisme est un sport simple, mais comme toute

est et Guérin, parle technique avec Riera, Domergue et Firoud, conférencie à l'INS et dirige le stage national d'entraîneurs avec ses collègues Blondel, Jasseron, Mercier, etc.

savoir comment. Les bons élèves se présentaient à l'Ecole normale. Ils étaient reçus. C'était la voie suivie par les jeunes d'origine modeste. Et ce fut mon cas.

● J'AI ÉTÉ TENTÉ par une activité physique et sportive. J'ai découvert le football à l'Ecole supérieure. J'ai signé ma première licence au A.C. Amboise en 1932. Je suis revenu à mon club à l'issue de mes trois années d'Ecole normale et, comme beaucoup d'enseignants, je suis resté à mon club pendant toute ma carrière active, c'est-à-dire jusqu'en 1948. J'ai pratiqué avec l'équipe scolaire de l'Ecole normale de Loches et je suis revenu à Amboise où j'ai joué jusqu'en 1948 sans discontinuer, sauf pendant la guerre. J'ai passé mon diplôme d'entraîneur fédéral en 1943. J'ai abandonné mon club de 1943 à 1948.

● EN 1948, j'ai décidé de me lancer dans la carrière d'entraîneur. Je suis allé à Saint-Dizier. J'y ai été entraîneur pendant deux ans. J'ai séjourné ensuite en Belgique pendant quatre ans : trois à Gand, un à Verviers. Retour en France au F.C. Mulhouse et au C.A. Vitry. En 1958, enfin, j'ai été appelé par la F.F.F. pour remplir les fonctions d'instructeur national.

● J'AI ÉTÉ SÉLECTIONNÉ d'Anjou en qualité de demi centre, et pas arrière central ! Je n'ai jamais voulu occuper le poste d'arrière central. J'étais véritablement un bon joueur de milieu de terrain.

chose simple, c'est un aboutissement et non un point de départ.

Au-delà de toutes ces qualités exceptionnelles, il faut enfin reconnaître au football le mérite de s'intéresser à la masse et d'amener la masse au sport. Même s'il était moins éducatif que les autres sports on serait obligé de tenir compte du fait **qu'il représente à lui seul le moitié des licenciés, et la moitié des pratiquants français : 550.000 sur un million !**

Il me semble donc être le sport le plus utile, le sport de base, puisqu'il possède les deux qualités qui sont le fondement d'un sport de base, à savoir la valeur de base et l'audience publique.

Q. — La formation de nombreux entraîneurs de football à partir des joueurs professionnels a soulevé des remarques et des critiques. Qu'en pensez-vous ?

R. — L'idée de la formation des entraîneurs part du principe qu'on doit former des éducateurs sportifs avec d'anciens pratiquants. **On ne peut pas enseigner un sport sans l'avoir pratiqué.** C'est un des gros avantages de l'école française des entraîneurs. Elle exige au départ que l'entraîneur ait été un bon pratiquant et qu'il ait éprouvé pour le football une véritable passion. Le gros travail du stage d'entraîneur consiste à dégager le stagiaire de son état de joueurs pour en faire un éducateur. Sur le plan intellectuel, il ne faut pas que le stage soit d'un niveau trop élevé, parce que les garçons qui y viennent ont abandonné depuis longtemps la plume, le stylo et n'ont plus l'habitude de prendre des notes.

Mais nous voulons que le stagiaire y reçoive une véritable « initiation » au sens religieux du terme. Il faut qu'il soit marqué par un choc psychologique et même physique. C'est pour cela que ce stage est aussi éprouvant physiquement parlant. Nous le faisons intentionnellement, pour que le stagiaire ait conscience d'avoir franchi un cap, une épreuve qui le marque.

Q. — Croyez-vous que les joueurs pros en général soient armés pour faire tous des entraîneurs ?

R. — Non, bien sûr, ils sont aptes à faire de bons joueurs qui guideront une équipe, mais ils n'ont pas tous le bagage pédagogique nécessaire. D'abord, ils n'ont pas tous la vocation. Beaucoup peuvent prolonger leur carrière comme entraîneur-joueur, mais sitôt qu'ils ne peuvent plus jouer, la plupart sont en difficulté. Mais ils se voient tout de même offrir une chance supplémentaire de se recaser dans la vie. Il est fréquent en effet que l'ancien joueur devenu entraîneur prenne un commerce ou retrouve un emploi, un métier. Je crois qu'il s'agit d'une reconversion sociale, d'une promotion de travail très salutaire.

Q. — Le professionalisme tel qu'il est conçu actuellement pose de graves problèmes. Est-il viable ? Est-il valable à votre avis ?

R. — Avant de répondre, je voudrais discuter et commenter le terme et la notion de « professionnel ». Dans toutes les activités, le professionnel constitue le « gratin ». **En sport, le mot professionnel est devenu péjoratif.** Le sport moderne devrait restaurer cette notion de valeur du professionnel sportif. Lorsque le général de Gaulle parle des militaires professionnels, ce n'est pas péjoratif. Ce sont les meilleurs qui ont choisi cette vocation-là et qui sont aptes à la remplir dans les meilleures conditions possibles. Je crois qu'il faudra faire la même chose en sport. Il n'est pas inutile de rappeler qu'à l'origine l'amateurisme a été créé dans un but de discipline sociale. On ne pouvait pas faire du sport si on était ouvrier. On réservait le sport à une catégorie sociale, la catégorie des gens riches. Gaston Meyer l'a expliqué dans son livre « Le Phénomène Olympique ». Cette conception a été maintenue ensuite par les dirigeants qui étaient nécessairement amateurs. Or il n'y a aucune raison pour que dans une activité sportive, on ne pense pas à se tourner franchement vers le professionalisme, Tous les pays l'ont compris, et il n'y a plus aujourd'hui que des professionnels ou des professionnels déguisés. Un sport ne peut prétendre être arrivé à maturité que s'il a aussi ses professionnels. **Les sports qui n'ont pas de professionnels ne seront toujours que des sports de second plan.**

Reste à organiser ou à réorganiser le professionalisme français. Il ne peut être ni le professionalisme délirant de l'Italie ni l'ancien professionalisme presque prolétaire de l'Angleterre. Il faut trouver une formule française. Dans les discussions qui se sont élevées ces derniers temps, on n'a considéré qu'un seul point de vue : celui du joueur. Il est normal d'ailleurs que le joueur revendique en droit commun une personnalité et une certaine liberté. Mais je crois qu'on est allé beaucoup trop loin parce que, au-delà du joueur, il y a aussi le club qui est quand même dans le sport collectif, la cellule essentielle.

Q. — Vous parlez du joueur, son statut, son contrat. Ne posent-ils pas un sérieux problème ? Vos collègues entraîneurs et vous-même êtes-vous d'accord avec les revendications que font les footballeurs professionnels actuellement par l'intermédiaire de leur Union Syndicale ?

R. — Tout le problème et toute la discussion portent sur le contrat. Les joueurs réclament un contrat à court terme, c'est-à-dire un contrat de un ou cinq ans, disons une moyenne de trois ans. Mais il faut bien se rendre compte que ce serait une catastrophe pour les clubs. Ces derniers n'ont en général pas de stade, pas de siège social, à l'inverse des clubs étrangers qui ont pignon sur rue et possèdent des bases extrêmement solides.

Les clubs français reposent uniquement sur la notion spécieuse, mais acceptée du capital-joueurs. Si vous acceptez les contrats à court terme, vous supprimez cette notion. Le club a trois ans devant lui. Il peut perdre un tiers de son équipe tous les ans, et il peut aussi s'effondrer en trois ans. Il peut aussi bien se monter et démonter en trois ans.

Examinons encore le problème sous l'angle des jeunes. Les clubs prennent des stagiaires. Il faut en général deux ou trois saisons pour former un jeune. Au bout de cette période, le joueur est libre de s'en aller. Est-ce concevable ? N'oublions pas que la stabilité des clubs est une nécessité dans le football. On parle de liberté : à quoi cela rime-t-il ? Cette liberté, elle n'existe au fond dans aucune activité. Vous n'êtes pas libre d'aller exercer votre métier où vous l'entendez car vous n'êtes libre qu'apparemment. Il faut d'abord et surtout que vous trouviez un patron. Pour que le joueur ait la part de liberté qu'il exige à juste titre, il suffit de diffuser, de rendre publiques les conditions de transfert, de vie des joueurs.

Autre aspect important de la question, c'est l'équipe de France. Le contrat à court terme n'existe dans aucun pays du monde, sauf en Espagne pour les étrangers. Si l'on en vient à la mutation libre du joueur, immédiatement les meilleurs footballeurs français quitteront la France. Et puis tout sera accordé à la vedette. On fera de gros efforts pour acquérir les quelques joueurs de premier plan, les autres, les joueurs moyens seront là pour boucher les trous. Un certain nombre de joueurs, assez naïvement, s'imaginent que certains gros transferts qui sont réalisés actuellement pourraient leur être profitables à eux au lieu d'aller de club à club. Or l'argent des transferts tourne en circuit fermé et va toujours du club riche au club pauvre. Donc, avec l'argent des transferts, les clubs pauvres peuvent payer les mensualités de leurs professionnels moyens pendant toute l'année. Si cet argent-là disparaît du circuit pour aller dans la poche d'un joueur, le club ne pourra plus fonctionner. Et les professionnels moyens ne trouveront plus de ressources ! Je pense donc que le statu quo est la seule solution pratique. Par contre, l'augmentation du salaire minimum est indispensable tout comme l'orientation sociale des joueurs.

Q. — Les clubs et les dirigeants ont-ils vraiment porté tous leurs efforts sur ce reclassement social des footballeurs français ?

R. — Pour que cet effort réussisse, il faut l'accord des joueurs. Or ce n'est pas facile, à 25 ou 30 ans, quand on a une belle vie, d'entreprendre des études et une autre activité. Il faut du courage et de la volonté. Ce ne sont pas les dirigeants de clubs qui refusent cet effort, mais les joueurs. Or c'est extrêmement important pour les joueurs, plus, à mon avis, que le contrat à court terme.

Q. — L'esprit du joueur pro est mis en question. Fait-il consciencieusement son métier ?

R. — J'ai fait une enquête l'année dernière auprès de joueurs professionels étrangers nouvellement arrivés en France pour leur demander ce qu'ils pensaient de l'entraînement en France. Tous ont été d'accord pour affirmer que la préparation est extrêmement dure et sérieuse en France. **Oui, nous sommes dans un pays où l'on s'entraîne le plus sévèrement.** Les footballeurs français sont aussi sérieux que leurs collègues étrangers !

Q. — Alors le mal ne vient-il pas de l'organisation du football professionnel, de sa structure, de son championnat ?

R. — La forme qui a été adoptée récemment me paraît bonne. Il faut regrouper en Division I les 16 ou 18 meilleurs clubs. Et prévoir derrière une seconde Division alimentée par en dessous. Il

UN DOCUMENT CAPITAL

Boulogne estime qu'il doit garder le contact avec le terrain. Il est ici avec les juniors.

faut trouver une formule qui lui permette de vivre. Peut-être le semi-professionalisme. De toute façon, vous savez, la situation imposera la formule.

Q. — On dit que cette dispersion chez l'élite est néfaste à la qualité et on répète partout que le football français est mauvais, qu'il traverse une crise sur le plan de la qualité de jeu. Est-ce votre opinion ?

R. — **Le football actuel ? Il n'a jamais été aussi bon.** Quand on se déplace à l'étranger, c'est toujours pour voir un grand match, alors évidemment, la différence est obligatoirement défavorable au football français. J'ai vu l'année dernière Benfica contre une équipe du sud du Portugal. C'était laid à hurler ! L'équipe provinciale super-bétonnant, réussit le match nul et fit un tour d'honneur. D'ailleurs on en vient à parler de la notion qualité-résultat. Quelle idée se fait-on exactement du sport ? **En France, l'idée du sport, c'est l'idée du résultat.** Or nous ne constituons pas un peuple de sportifs, nous sommes un peuple d'artistes, d'intellectuels ou de gens voulant prétendre à l'intellectualisme, mais nous ne formons pas un peuple actif. Nous n'avons pas le respect du vainqueur et de la victoire. **On peut pourtant aussi s'estimer heureux dans la défaite.** Seuls les Anglo-Saxons ont conservé cette mentalité-là et ont le respect de celui qui gagne dans les règles. Nous, nous recherchons la beauté du geste et de la forme, nous voulons toujours imaginer une espèce de football qui n'existe pas, un football de rêve.

Q. — N'abuse t-on pas d'un football de plus en plus défensif, et ce un peu partout dans le monde ? N'est-ce pas un signe de décadence ?

R. — Il y a une notion qui est un peu fausse. C'est celle qu'on se fait de l'attaque et de la défense. Pour beaucoup de gens l'attaque est noble, la défense est lâche. Pourtant, il existe un certain talent chez les défenseurs qui produisent des efforts admirables. L'évolution du football naît bien des progrès des défenseurs. Des attaquants brillants, il y en a et il y en aura toujours, mais les défenseurs sont obligés de travailler, de progresser, et ils ont progressé.

Le football en déclin ? Vous devriez jeter un coup d'œil sur les numéros de « **Football Magazine** » où sont reproduites les photos d'anciens joueurs. Comparez les attitudes d'avant guerre à celles d'aujourd'hui. Vous y verrez le grotesque de certaines attaques de balles. Voyez le Concours du Jeune Footballeur ! Le record du parcours est aujourd'hui de 43"6 ; il y a cinq ou six ans, il était de 48". C'est un critère formel. Le progrès technique vitesse est indéniable. On trouve que le football est mauvais, je crois qu'on s'illusionne et qu'on est à la recherche d'un football qui ne peut pas exister. Sous le prétexte que l'équipe nationale subit une éclipse on a parlé de crise du football, je n'y crois pas.

Q. — L'équipe de France et les résultats qu'elle obtient constituent donc à votre avis un miroir trompeur du football du pays qu'on a trop souvent tendance à critiquer, en le comparant aux autres sports pratiqués en France ?

R. — L'équipe nationale, c'est une nécessité parce que c'est un drapeau. Mais **le vrai football, c'est le football de club.** Le footballeur français est un footballeur moyen comme le Français lui-même est un individu moyen. Nous ne sommes pas un pays de phénomènes. Notre équipe nationale a obtenu de bons résultats à un moment, parce qu'elle était en avance sur les autres dans le domaine de l'organisation du jeu. Puis elle s'est fait rattraper et dépasser. Ensuite nous avons eu de très bons joueurs et des circonstances favorables en Suède lors de la Coupe du monde 1958. Notre football et tous les sports en général restent toujours des sports moyens. **Le rugby est un sport de quartier,** un sport régional pratiqué par des professionnels ou des amateurs marrons qui battent les Anglais qui sont de vrais amateurs. L'athlétisme, en ce moment, obtient de gros succès grâce au rayonnement d'un champion, Jazy, et grâce à l'appui entier et réel des pouvoirs publics. En fait, l'athlétisme est un sport individuel dans lequel seule la grosse performance individuelle est valable. **Ce n'est pas pour critiquer l'athlétisme ! La seule chose qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir voulu faire son lit en abattant le football. C'est impardonnable,** alors que l'athlétisme aurait pu s'en servir. Non, il ne faut pas demander à nos joueurs de faire ce qu'ils ne peuvent pas faire. Ils sont comme nous, des Français qui cherchent à s'élever un peu sur le plan physique et technique. Mais ils ont nos qualités de Français et nos défauts de Français et ne peuvent accomplir de miracles.

Q. — Quelle est votre opinion sur l'évolution du jeu et des tactiques, sur le présent et sur l'avenir ?

R. — C'est un problème extrêmement vaste. Je crois qu'il faut d'abord préciser notre pensée : il y a trois domaines bien différents : l'organisation du jeu, la tactique et le plan de jeu.

L'organisation de jeu, c'est l'organisation générale de l'équipe, la position des joueurs sur le terrain. Elle est fixée en fonction des éléments de l'équipe, en fonction du jeu lui-même car ce sont les règles du jeu qui ont déterminé la base d'organisation du jeu. Il faut attaquer et défendre, c'est la règle du jeu qui intervient. La tactique, par contre, concerne plus spécialement le jeu dans une zone de terrain limitée à 2, 3 ou 4. C'est ce que font un joueur ou un groupe de joueurs. Quand on dit qu'un joueur est ligoté par la tactique, on fait une erreur. Sur le canevas de l'organisation de jeu à tout moment le joueur est libre, c'est lui qui conçoit le jeu d'une certaine façon.

Le plan de jeu, enfin, réunit les dispositions qu'on prend en vue d'un match déterminé contre un adversaire déterminé.

Q. — Ce qui nous intéresse, c'est surtout l'organisation du jeu et son évolution.

R. — On est arrivé certainement à une position relativement stable. Je crois que le 4-2-4 constitue une étape importante sur laquelle on va rester pendant des années. Bien sûr, il ne faut pas appliquer le 4-2-4 d'une manière rigide car c'est la plus souple de toutes les méthodes. La caractéristique du 4-2-4 actuellement par rapport aux anciennes organisations c'est la défense à deux défenseurs centraux. Elle est indispensable, on l'a vu au Chili. Si l'évolution du football mondial va dans cette direction, c'est que c'est une nécessité absolue, une nécessité du jeu moderne. Je me demande comment on n'y est pas arrivé plus tôt. C'est l'équipe hongroise de la grande époque qui a commencé avec un demi défensif, deux hommes chargés du travail de préparation et deux avants du centre. Elle avait une organisation de jeu très près du 4-2-4.

Entre l'empirisme de l'ancienne méthode et le rationalisme du WM, le 4-2-4 représente une solution de synthèse qui s'impose d'une façon absolue. Toutes les activités évoluent ainsi. D'abord on fait un peu les choses n'importe comment, ensuite on cherche à rationaliser, puis on s'aperçoit que ni l'empirisme ni le rationalisme ne sont absolument valables et on trouve toujours un équilibre entre les deux. Mais il est évident qu'il y a une difficile période de reconversion à traverser. On joue actuellement le 4-2-4 avec les automatismes individuels du WM. Les arrières, par exemple, devraient être plus mobiles. Or aux anciens arrières de WM on ne peut pas demander de s'adapter du jour au lendemain. C'est pour cette raison que, dans l'ensemble, le 4-2-4 est un jeu défensif, du fait que l'on double le défenseur central et que les arrières ont encore les automatismes du WM, c'est-à-dire du temps où ils jouaient à trois. Ils ont tendance à ne pas avancer, alors qu'ils possèdent plus de liberté du fait qu'ils sont couverts. Le problème consiste à opérer la reconversion le plus rapidement possible. C'est le problème du football français à l'heure actuelle.

Q. — On vous reproche parfois d'imposer le 4-2-4 et de tuer ainsi la liberté, l'initiative ?

R. — Dans les stages des entraîneurs, on a tant insisté sur le 4-2-4 en tant que méthode de base, organisation, non pas seulement pour l'équipe de France, mais pour tout le football français. En partant de cette base, les entraîneurs et les joueurs vont pouvoir faire des expériences enrichissantes. Mais il faut absolument partir franchement du 4-2-4. Si on retombe dans les querelles qui ont précédé le passage classique au WM, on va perdre son temps et mettre encore quinze ans à discuter.

Le rôle de la presse est ici capital. Elle doit nous aider à éduquer le public, à imposer des théories, à supprimer des querelles.

Le 4-2-4 présente, bien sûr, des inconvénients sur le plan spectaculaire : par exemple, le recul des défenseurs et l'abandon du milieu du terrain. Mais c'est le défaut d'un système qui n'est pas encore assimilé. Lorsque la couverture sera devenue automatique, les possibilités des joueurs seront plus grandes et plus riches. Car les contre-attaques pourront être menées avec plus d'assurance.

Q. — Parallèlement à cette modification ou à cette évolution de l'organisation de jeu, n'y a t-il pas évolution technique et tactique qui se précise ?

R. — Dans le 4-2-4 il faut revenir à un jeu plus délié, plus excentré ou plus excentrique. D'autre part, on va être obligé de soigner à nouveau le jeu de tête des attaquants centraux. Car les balles aériennes comptent aussi. On l'a sans doute trop vite oublié. Le football a deux dimensions : la largeur et la hauteur. Rappelons-nous que l'équipe de Hongrie possédait un très bon joueur de tête, Kocsis, qui lui fit marquer baucoup de buts et remporter pas mal de succès !

Oui, vraiment, **le 4-2-4 et sa souplesse offrent des ressources extraordinaires.** Les entraîneurs devront chercher. C'est merveilleux de chercher, c'est une période extrêmement vivante qui s'annonce passionnante.

Q. — Il semble que ce système de jeu offre d'autre part un intérêt dans le domaine éducatif ?

R. — Effectivement, le WM et son marquage individuel avaient un peu « rasé » les joueurs, avaient endormi leur esprit d'initiative. Le 4-2-4 les a réveillés. Il favorise l'épanouissement des jeunes joueurs. Vous en trouverez d'ailleurs davantage dans les équipes : de Lech à Roy en passant par Stamm, Lauretti. Les jeunes trouvent mieux leur place dans le 4-2-4. Quand l'adaptation sera terminée, ce sera encore meilleur. Je n'ai aucun doute sur la valeur de cette organisation de jeu. Je pense que ce n'est pas le remède miracle, mais **je crois que nous sommes sur le bon chemin** et que nous devons y rester sans jamais nous décourager.

Avec cette crème à raser Gibbs peau douce pour les barbes qui piquent !

Elle convient spécialement à ceux qui sont souvent au grand air... le grand air durcit la barbe, dit-on... une raison de plus, pour vous, d'utiliser la crème à raser Gibbs : elle a été spécialement mise au point pour ceux qui ont la barbe dure... la barbe qui pique. En 2 minutes, le poil le plus dur devient souple comme un cheveu... votre rasoir fait patte de velours. De plus, cette crème à raser Gibbs protège la santé de votre peau : le G 11 qu'elle contient suractive son pouvoir bactéricide.

Avec votre crème à raser Gibbs, choisissez les lames, rasoirs et Après Rasage de Gibbs

J. R. MONFORT PUB. CS 15 250

CE PAY

...C'E

UN REPORTAGE DE JACQUES ETIENNE ● PHOTOS RAYMOND LASSALLE

Jean-Louis Buron, en bleu de travail, chaussé de bottes et coiffé d'un vieux chapeau, promenait ses petits yeux de fouine sur ces horizons familiers :

« Ici, vous comprenez, je me sens parfaitement à l'aise, je suis né dans cette grande maison de briques rouges que mon arrière-grand-père fit construire en 1880 ; un rude bonhomme qui, à 76 ans, allait encore à cheval de Fauville à Saint-Valéry. A vingt kilomètres à la ronde, il n'est pas un chemin creux, une rivière que je ne connaisse. Dans cette direction, vous trouverez, à huit kilomètres, Bourvil. L'été vous y rencontrerez le grand comédien en salopette, avec une barbe de deux jours. Au-delà, c'est Varengeville-sur-Mer où Braque est enterré. A notre droite, se niche un charmant village qui s'appelle Brachy, traversé par la Saâne ; un coin formidable pour la pêche. Par-là, c'est Greuville, surnommé le pays des sorciers à cause des rebouteux qui l'habitent et de quelques vieux qui guérissent les brûlures en soufflant dessus en forme de croix... Ici, nous sommes à Venestanville, en plein pays de Caux : 170 habitants ; rien que des fermes ; le premier bourg, Lumeray, est à trois kilomètres. »

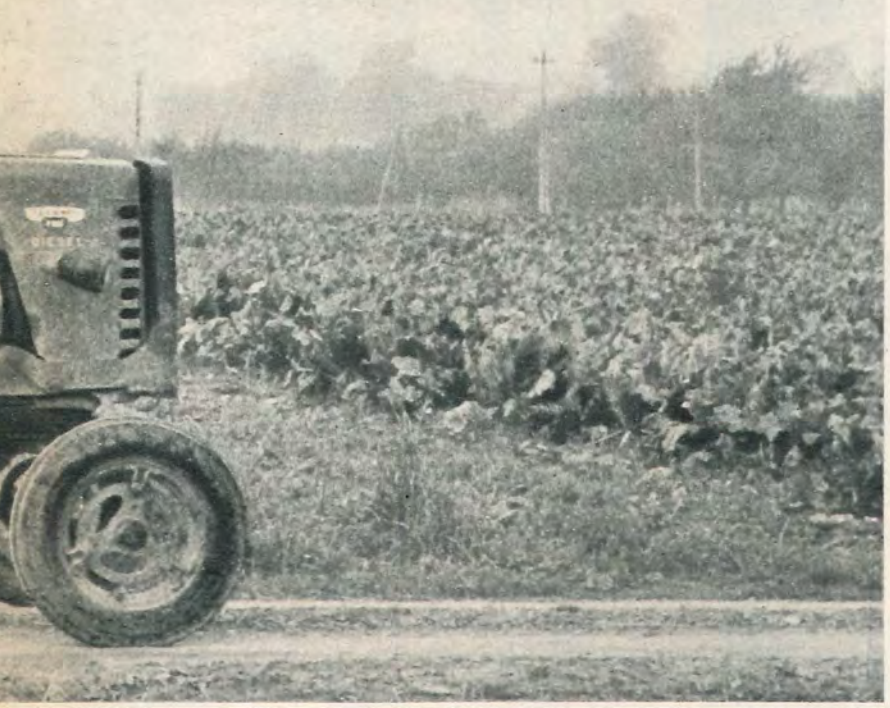
Il parlait avec cet accent savoureux des gens de la campagne. Sa démarche, comme ses gestes, amples et mesurés, s'harmonisait à merveille avec l'admirable décor champêtre qui s'offrait à nos yeux. En le voyant s'amuser comme un petit fou avec Zaza, Rosette et Fifi, les trois chiennes de la ferme, j'avais peine à reconnaître le petit footballeur vif-argent qui, en un soir, fit la conquête du Parc.

« DIEU A FAIT LA CAMPAGNE ET L'HOMME LA VILLE. »

Pour Jean-Louis Buron : « Dieu a fait la campagne et l'homme la ville. » Et si, aujourd'hui, le footballeur a cédé le pas au paysan, il ne renie pas, bien au contraire, ses origines. Chaque fois qu'il vient à Venestanville, il offre spontanément ses services et nous le vîmes traire les vaches, conduire le tracteur, entasser la paille

SAN NORMAND...

VENESTANVILLE. — La plaine ressemblait à un immense désert ouaté, mais sur le coup de midi, la brume s'était levée pour laisser place au soleil. La nature environnante retrouvait les tons chauds de l'automne ; au loin, la ligne mauve des peupliers rejoignait le ciel. La température était douce et la terre fumait légèrement ; dans les champs, des femmes, tête courbée vers le sol, ramassaient les pommes de terre...



ST JEAN-LOUIS BURON "LE COQ" DES BRUYERES

sous un hangar. Les soirs de match, quand il joue à Rouen, il parcourt, accompagné de son épouse, 50 km au volant de son Ami 6 pour se replonger dans cette ambiance familiale qu'il apprécie tant.

Il a pour sa mère une reconnaissance infinie. Elle n'a jamais cherché à entraver sa carrière de joueur et cependant Jean-Louis sait pertinemment que ses bras n'eussent pas été de trop ces dernières années. Son père est mort, il y a deux ans ; quelques mois plus tôt, son jeune frère de 15 ans était arraché à l'affection des siens ; l'un des deux autres garçons, Jacques, effectuait son service militaire en Algérie... La ferme était lourde à tenir : 30 hectares de terres cultivables ; 15 hectares en herbages ; 60 bêtes à cornes ; l'élevage constituait d'ailleurs le « secteur d'activité » de Jean-Louis quand il était là.

« **Autrefois** — dit Mme Buron — **nous étions nombreux à table ; on « faisait » 4.000 litres de cidre par an.** » Elle aurait pu rappeler son fils aîné ; elle n'y a pas consenti et aujourd'hui, elle en éprouve une certaine fierté : **« J'ai dû faire face avec les moyens du bord ; embaucher un commis, mais je ne regrette rien puisque le « petit » a réussi. Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'il soit blessé. Dame, son frère Michel qui a 27 ans maintenant et jouait dans le temps à Dieppe avec Jean-Louis, a eu deux fois la jambe cassée... Enfin, je ne veux pas trop y penser. »**

Le métier de fermier n'a aucun secret pour Jean-Louis Buron. Ici... la traite de la blanche !

Dans les champs et sur le terrain, Buron a du style.

L'âne, devenu vieux, n'est plus récalcitrant.

Les foins sont rentrés tard cette année. L'été a été si pluvieux...

17 HEURES : Jean-Louis casse la croûte avec ses deux frères Michel et Jacques et Jean le commis.

JEAN-LOUIS BURON : LE COQ DES BRUYERES

« LE RESTAURANT DU CYGNE »

Quand il vient au pays, Buron retrouve les copains de son enfance. C'est l'occasion de boire un coup de cidre en évoquant les bons moments et cette équipe de Luneray qui jouait alors en Première Division (aujourd'hui en Honneur) et attirait chaque dimanche 7 à 800 spectateurs. Notre Rouennais d'adoption en garde un souvenir ému car elle marque le début d'un long chemin qui l'a mené à Sofia. Le Président de l'époque s'appelait M. Havin, un solide gaillard de 1 m 80. L'abattoir dont il est le patron tue 120 porcs à l'heure et compte assurément parmi les plus modernes d'Europe. Cet homme, passionné de football, allait jouer un grand rôle dans la vie du jeune Jean-Louis.

Si d'aventure vous prenez la route qui va de Rouen à Dieppe, ralentissez en traversant Tôtes, vous remarquerez, sur la gauche une hostellerie : **« le restaurant du Cygne »** ; c'est là qu'un soir de juillet, en 1958, notre ailier gauche international a signé un contrat pro le liant au F.C. Rouen. Autour d'une table bien garnie, étaient réunis : M. Dècle, alors président du F.C.R., Max Schirschin, le nouvel entraîneur du club normand ; l'ancien animateur de la petite équipe de Luneray, accompagné de Monique, sa fille, laquelle, vous l'aviez peut-être deviné, était fiancée à ce garçon timide et rougissant qui venait de fixer son destin en choisissant de devenir professionnel.

Un mois plus tard, les deux jeunes gens se mariaient.

MERESSE ET SCHIRSCHIN

« En fait, — nous a déclaré Buron — **je devais opter entre plusieurs solutions. Soit, bien sûr, retourner définitivement à la ferme ; rester à Dieppe où l'on m'offrait une place comme démarcheur dans une compagnie d'assurances ; soit encore travailler chez mon futur beau-père ou passer pro. J'étais d'autant plus hésitant que Dieppe, qui venait de laisser filer Lackière à Roubaix, faisait opposition à mon départ. Mon beau-père prit alors l'affaire en main et m'incita à accepter les propositions qui m'étaient faites, me faisant valoir que Max Schirschin souhaitait vivement me compter dans son équipe. »**

Plus de cinq ans, déjà, ont passé. Jean-Louis Buron, bien évidemment, est ravi de la tournure prise par les événements :

« Je me suis constamment amélioré — nous a-t-il assuré — **je le dois à ceux qui m'ont guidé dans ma carrière. C'est à Dieppe, où je suis resté quatre saisons, que j'ai commencé à prendre conscience de mes possibilités grâce à mon premier entraîneur, M. Méresse, aujourd'hui à Amiens. C'est lui qui a eu l'idée de me faire jouer ailier gauche après le départ de Dambrine pour le Red Star. Auparavant, j'avais été successivement demi, avant centre et inter gauche. Je me suis rapidement imposé à mon nouveau poste et ne l'ai plus quitté. »**

De son passage chez les amateurs, il ne garde que de bons souvenirs : l'élimination de... Rouen en 1/32 de la Coupe par 2 à 1 ; ne cherchez surtout pas qui a marqué le but vainqueur !... Ses sorties avec l'équipe de France durant deux saisons qui lui permirent de connaître des pays merveilleux comme les Antilles et Madagascar ; et surtout de nouer des amitiés durables.

A Rouen, il en est à sa sixième saison. Il fait désormais partie des meubles, mais comme tout footballeur professionnel qui se respecte, il ne resterait pas forcément insensible à un transfert intéressant, bien que, encore une fois, il se considère comme chez lui au F.C.R. :

« Au début, j'avais encore le style amateur ; il est vrai qu'avant de me consacrer exclusivement au ballon, je travaillais toute la journée à la ferme, même quand je jouais en C.F.A. à Dieppe ; je ne m'entraînais que deux fois par semaine. Ici, à Rouen, il est facile d'avoir une condition physique irréprochable, il suffit de le vouloir. Enfin Max Schirschin m'a fait énormément progresser du point de vue technique. »

« UN JOUR TU AURAS TA RECOMPENSE. »

A Rouen, Buron a coulé des jours sans histoire ; son style plaisait au public et les bouquets d'applaudissements suffisaient à sa joie. L'ambition ne le dévorait pas ; il faisait honnêtement son métier. En 1960, quand l'équipe rouennaise est montée en Division I, il fut l'un des principaux artisans des 18 victoires remportées à domicile sur les 19 matches disputés ; mais il n'en tira pas vanité. Sa sélection en équipe de France — il l'avoue — a été pour lui une heureuse surprise.

Pourtant, son entraîneur lui avait dit :

« Un jour, tu auras ta récompense. » Max Schirschin estime qu'elle fut longue à venir : **« S'il avait joué à Paris, il n'aurait pas tant attendu** — pense-t-il. **Quand l'équipe de France se fit éliminer à Milan par la Bulgarie, Jean-Louis était en plein boum, mais à ce moment-là, on ne regardait pas beaucoup du côté de Rouen. Et pourtant, croyez-moi, il est fort ; il ne perd pratiquement pas de balles, il « lève la tête » ; c'est un joueur complet, parfaitement adapté à son rôle d'ailier. Il n'a guère d'équivalent à son poste, vous comprenez maintenant pourquoi j'ai tant insisté pour l'avoir sous ma coupe quand je suis devenu entraîneur de Rouen. »**

Le succès n'a pas grisé Jean-Louis Buron ; footballeur et paysan, son avenir est depuis longtemps tracé. Le football lui doit encore de belles années, c'est pourquoi il vient d'acheter, à Sotteville, une petite maison qu'il aménage lui-même. Ensuite il aimerait donner un prolongement à sa carrière en formant des jeunes, persuadé qu'il existe quantité de petits Buron à travers sa Normandie.

Et plus tard...

« J'aurai ma part » — nous dit-il, en homme qui connaît le poids des choses. Il retrouvera alors le travail des champs, l'élevage des bêtes et ces plaisirs rustiques qui baignèrent sa jeunesse d'un bonheur salubre.

La maison. L'arrière-grand-père l'a fait construire en 1880.

Avec Monique, la compagne des jours heureux.

MONSIEUR MURO

L'IDOLE DES JEUNES

CANNES. — Comme dirait l'autre, les deux faisaient bien la paire. L'un s'amusait, plastronnait, menait une vie de grand seigneur, se donnait en spectacle aussi bien en privé que sur le terrain de sa gloire. L'autre s'amusait, s'amuse encore et s'amusera toujours.

Vous n'avez pas trouvé ? Souvenez-vous, voyons, ce n'est pas si lointain ; certes, le plus illustre nous a quittés, mais l'autre nous est resté.

Vous avez maintenant reconnu Yeso Amalfi et Alberto Muro, ces deux duettistes hors du commun que nous délégua, voilà déjà plus d'une décennie, et pour notre plus grand plaisir, l'Amérique du Sud.

Ce qu'est devenu Yeso Amalfi importe peu, en l'occurrence, puisque ce n'est point le sujet de ce reportage. Mais Alberto Muro, cet autre amuseur de génie, où en est-il, lui ?

Eh bien ! Alberto le jovial, le spirituel, le pittoresque, le jongleur, est devenu un autre homme. Grave comme un milord, raide comme la justice, en un mot, sérieux comme... un entraîneur, il a l'air d'avoir changé sa façon désinvolte de voir les choses, et l'on ne lui sert plus, depuis la Croisette jusqu'au petit Suquet, que du « Monsieur Muro » par-ci, « Monsieur Muro » par-là.

Le métier d'entraîneur suffit à vous changer un homme : les soucis, les responsabilités, les tuiles, tout lui incombe. Allez donc lui demander après ça de prendre la vie du bon côté !

Alberto Muro ne pouvait donc faire autrement que de se mettre à la page. Rassurez-vous pourtant, car pour ce qui est de faire du cinéma, aux autres comme à lui-même, il est passé maître. Et en fait, Muro entraîneur ne diffère en rien de Muro joueur. Ne cumule-t-il d'ailleurs pas les deux charges ?..

L'œil noir et les cheveux gominés, il n'a pas changé d'un pouce : toujours ce rire saccadé et contagieux, toujours la moustache ciselée à la manière des plus suaves danseurs de tangos argentins, toujours cet art — ou plutôt ce don — de faire du football un perpétuel sujet de divertissement.

Voilà maintenant quinze mois que Alberto a passé un pied de l'autre côté de la barrière, et le moins que l'on puisse en dire, c'est que cela ne l'a ni assombri ni vieilli. Au contraire, il s'amuse toujours, et amuse ses copains — pardon, ses élèves ! — comme au bon temps de ses débuts à Sochaux, où il vous jonglait trois attaques à l'adversaire pour s'arrêter dans l'espace libre, et se hisser, pieds joints sur le ballon, un main sur le front et un filet à cheveux sur sa tête, dans l'attitude caractéristique du monsieur qui attend quelqu'un ou quelque chose !

« **Ah oui,** sourit Alberto, **je m'amusais comme un fou, ces jours-là, mais ça m'a valu, je crois, pas mal d'ennemis. Pensez que j'avais à peine vingt et un ans, le jour où, en droite ligne de Buenos Aires, je débarquais en plein dans la grisaille de Montbéliard. Mais Sochaux, outre mes fantaisies du début et ce qu'il m'a apporté par la suite en tant que footballeur, m'aura aussi marqué sur un plan humain puisque j'y ai épousé Rolande, une authentique Franc-Comtoise et que l'aîné de mes deux garçons y est né voilà un peu plus de quinze ans...**

Grâce à sa technique parfaite, Muro est un démonstrateur magnifique pour les jeunes footballeurs cannois.

Muro junior adore le ballon mais n'a pas encore fait ses débuts officiels.

UN REPORTAGE DE VICTOR SINET

PHOTOS ROLAND GOTA

— Sincèrement, Alberto, ça ne vous fait pas peur, ces responsabilités d'entraîneur cannois ?

— **Absolument pas,** répond-il dans son accent si coloré ; **bien sûr, je ne peux plus me permettre d'être insouciant comme avant, et si je garde ma bonne humeur, il m'arrive parfois d'être sévère et même de « piquer des colères »** (sic). **Tenez, après le match contre le Red Star, par exemple, j'ai été très dur pour mes joueurs. D'autant plus dur,** plaisante-il au passage, **que j'avais marqué trois buts pour rien ! Mais en définitive, je prends les choses sous le meilleur angle, et le métier me plaît beaucoup. Evidemment la défaite est toujours plus lourde à digérer pour l'entraîneur qui doit y penser toute la semaine, que pour les joueurs qui l'oublient le lendemain.**

Mais, en dépit même du mauvais départ de mon équipe dans ce Championnat, je suis content de ma nouvelle situation. Vous verrez d'ailleurs : mes jeunes Cannois sont tellement valeureux et appliqués qu'ils remonteront la pente très bientôt... En vérité, j'estime qu'il y a du bon travail à faire ici.

Et puis, la Côte d'Azur, que j'avais déjà tant appréciée durant les quatre plus belles années de ma carrière à l'O.G.C. Nice (avec lequel j'ai été champion de France), reste, à mes yeux, le plus beau pays du monde.

— Assez parlé de Muro entraîneur. Parlons un peu, si vous le voulez bien, de Muro joueur.

— **Ah, ah ! beaucoup croyaient que la Division II n'était vraiment pas faite pour moi et que j'y prendrais rapidement peur. Voilà pourtant plus d'un an que je suis à Cannes, et vous voyez, je tiens encore ma place. Bien sûr, c'est dur, surtout pour un homme de trente-six ans et demi, qui ne vaut, de surcroît, que par sa technique, alors que chacun sait que la seconde Division est surtout basée sur le tempérament. Mais avec mon sac à malices** (sic) **Alberto parvient toujours à se tirer d'affaire. Savez-vous que j'ai même réussi, l'an dernier, un exploit peu commun ? Contre Metz, en effet, j'ai botté trois coups francs en vingt minutes et je les ai tous convertis en buts. Toute modestie mise à part, je ne suis pas peu fier de cette réussite extraordinaire... »**

Alberto Muro, le maître à jouer, n'a sans doute pas fini d'étonner les Cannois. Mais un détail le chagrine toujours :

« **Figurez-vous,** explique-t-il, **que dans ma villa il y a une petite piscine. Voilà un an que j'essaie d'y apprendre à nager. Et chaque fois, je suis bon pour la tasse ! Il est vrai que je n'ai guère eu l'occasion d'apprendre plus jeune, car il faut être plutôt téméraire pour se jeter dans le Rio de la Plata à Buenos Aires...**

Alors, conclut-il toujours aussi savoureux, **j'ai décidé de passer mes prochaines vacances dans un village de montagne en Corse. Mon ami, le masseur Dominique Straboni, m'y a invité et il paraît que le maire m'attend déjà. Au fait, j'allais oublier le nom de ce village : Muro ! »**

Inimitable, incomparable et sacré Muro !

L'aliment qui donne des forces !

OSCAR de la PUBLICITÉ 1960

... Or la force est une question d'entraînement et surtout d'alimentation.

Ainsi, prendre chaque jour un petit déjeuner Banania, c'est accumuler assez de puissance pour n'être jamais en état d'infériorité. En effet, Banania est un véritable repas sous une forme condensée, composé d'aliments riches et très digestibles tels que : sucre, cacao, crème de céréales et de bananes.

y'a bon ...

RAYMOND OLIVER le prestigieux chef de cuisine a conçu pour vous des recettes d'entremets BANANIA

Vous les trouverez dans un recueil détachable de 16 pages en couleurs de « SELECTION » de Novembre, ainsi qu'un BON pour une boîte commerciale gratuite de 250 g de BANANIA.

Pour "tenir le coup" toute la journée, buvez chaque matin

BANANIA

Le petit déjeuner et le réconfort des Sportifs

ERNST OCWIRK l'Autrichien, fut sans aucun doute le dernier « demi centre » classique.

OSCAR HEISSERER : il était le prototype de l'inter de WM, d'une activité inlassable et d'une clairvoyance instantanée.

ANTOINE CUISSARD : il fut avec Jean Prouff le premier demi offensif aux envolées spectaculaires et souvent efficaces, devant un marquage individuel très serré.

ZAGALO (Brésil) : cet ailier gauche a d'abord servi de soutien à l'inter de pointe Pelé, puis il est passé carrément au milieu du champ en véritable demi.

Le 4-2-4 continue à défrayer la chronique et à faire beaucoup jaser. Georges Boulogne, l'instructeur national français, vous en parle dans ce numéro.

Un voyage en U.R.S.S. (à l'occasion du dernier match U.R.S.S. - Italie, 2-0) m'a permis de constater que les techniciens soviétiques avaient eux aussi ouvert les yeux sur le nouveau système mis en pratique par le Brésil pour la première fois en 1958. La plupart des équipes de clubs russes, ainsi que l'équipe nationale, l'ont adopté.

Mais, comme chez nous, comme un peu partout dans le monde, les Soviétiques ont encore tendance à voir en lui plus un dispositif de défense qu'un système d'équilibre collectif. A cela, bien sûr, les adversaires du 4-2-4 trouvent une raison majeure : la présence de 4 arrières devant le gardien. Ils oublient que c'est là une évolution parfaitement logique dans l'histoire du football : deux arrières (époque classique), puis trois (WM), puis quatre (4-2-4 ou catenaccio, ou verrou, ou béton).

Ils oublient aussi que le 4-2-4 nécessite un marquage de zone et l'abandon du marquage individuel, donc une libération des défenseurs. Ils oublient encore que par voie de conséquence les deux arrières latéraux (rassurés par la présence de deux arrières centraux) peuvent se permettre de partir à l'assaut et de tenir un véritable rôle offensif qui était interdit aux arrières des systèmes passés.

Ils oublient enfin, ces adversaires du 4-2-4, que tout système est fonction des hommes qui l'appliquent et que si le 4-2-4 est trop défensif, c'est souvent la faute de ceux qui sont chargés d'établir l'équilibre entre les lignes, c'est-à-dire les deux joueurs du milieu de terrain, ceux qu'on appelle les « hommes du milieu », selon une expression assez osée mais très précise.

L'équipe de France, elle-même, cherche sans doute sa vérité depuis plusieurs mois parce qu'elle n'a pas encore trouvé les « demis » de grande valeur internationale capables de donner à la formation des reins très solides.

On a accusé stupidement Henri Guérin de donner à notre équipe nationale un style défensif ! Les joueurs qui sont passés dans le club France ont donné un cinglant démenti à ces critiques.

Il est probable que si Guérin avait pu compter sur un Zito, un Masopust ou même tout simplement sur un Lucien Muller (pourquoi d'ailleurs ne pas l'avoir rappelé ?) l'équipe de France aurait moins subi le jeu de ses adversaires.

Le rôle de ces deux hommes du milieu est donc très important dans le 4-2-4. Il mérite qu'on lui consacre une étude plus approfondie.

L'ANCIEN CARRÉ MAGIQUE

Un peu d'histoire d'abord pour expliquer comment on en est arrivé là.

Vous savez qu'aux temps préhistoriques du football, il n'y avait guère que six défenseurs (le gardien y compris) et cinq attaquants. Le milieu du terrain était, ma foi, abandonné et occupé par qui passait par là.

Avec le premier dispositif rationnel et classique, on vit apparaître trois demis. Mais rapidement un homme attira toute l'attention et toutes les passes : le demi centre qui devint le grand patron, monopolisant le ballon et orientant le jeu de son attaque.

C'est le WM qui fit pâlir l'étoile du demi centre et le remplaça par... quatre hommes, les deux demis et les deux inters, se marquant et se dédoublant mutuellement pour constituer le célèbre « carré magique », expression inventée par un journaliste anglais.

Dans la bataille tactique entre attaquants et défenseurs, les derniers avaient eu le dernier mot grâce au marquage individuel et à la neutralisation de l'avant centre adverse par l'arrière central policeman. Alors, les avants réagirent à leur tour. L'avant centre rua dans les brancards et abandonna la responsabilité du tir et de l'efficacité aux deux inters ou à l'un de ceux-ci. Du même coup naquit le 4-2-4 (à notre avis) avec l'avènement de la grande équipe hongroise (1951-1955) dans laquelle un demi (Zakarias) jouait quatrième arrière, l'autre demi (Bozsik) occupant le milieu du terrain avec l'avant centre en retrait Hidegkuti ; Puskas et Kocsis, les deux inters, faisant fonction d'avants centre.

On sait la suite (Brésil champion du monde 1950 avec Zito et Didi au milieu du terrain) et on sait aussi comment les Brésiliens, afin de conserver leur titre au Chili en 1962, furent obligés de porter de 2 à 3 le nombre de leurs demis en raison de la blessure de Pelé et du vieillissement de plusieurs titulaires. Mais s'ils purent se permettre de placer trois hommes au milieu (Zito, Didi et Zagalo), c'est parce qu'ils possédaient en Garrincha un attaquant phénomène qui sut faire oublier Pelé.

UNE TACHE ECRASANTE : UN EQUILIBRE

Zéro, un, quatre, deux : le nombre des joueurs de soutien, comme on le voit, a toujours été fluctuant. Il est passé de 4 à 2 d'un seul coup ! Cela explique peut-être que les deux hommes soient à l'heure actuelle exposés aux plus graves dangers. Car il leur faut se dépenser sans compter, couvrir un terrain considérable, surtout si la ligne d'arrières et la ligne d'avants ne respectent pas la loi des distances. C'est-à-dire si elles ne veillent pas à se rapprocher promptement l'une de l'autre dès que le ballon s'est éloigné.

Cela explique que ces deux demis perdent une partie de leur clairvoyance et de leur efficacité constructive. Cela explique qu'ils aient tendance à flâner en route, à prendre moins de risques, à rester plus près de leurs coéquipiers les arrières (surtout celui qu'on appelle le demi de liaison, c'est-à-dire le demi offensif, l'autre homme du milieu ayant reçu le nom d'inter armateur c'est-à-dire inter constructeur).

Ce sont donc eux qui sont chargés d'établir l'équilibre entre les lignes. Ils ne doivent pas négliger l'aspect défensif de leur rôle (écran et attaque de l'adversaire, porteur du ballon). Ils n'ont pas le droit de rester éloignés l'un de l'autre, ni de demeurer sur la même ligne car toute passe pour un gain de terrain est alors inutile. Ils sont appelés à recevoir les passes des arrières centraux, à servir d'appui et de mur de relais aux arrières latéraux susceptibles de monter à l'attaque, à remonter eux-mêmes le terrain en échange de passes, à créer et renverser le jeu pour les ailiers, à se trouver à point nommé derrière les attaquants du centre pour fournir l'appui indispensable aux « une-deux » effectués par ces derniers (à Santos, Zito a toujours établi la base solide des « une-deux » Pelé-Coutinho, sans que son rôle soit mis en lumière).

Ce sont eux qui font l'équilibre, car s'ils restent en arrière de l'action offensive, ils donnent à l'équipe un style et un jeu défensifs. Mais s'ils montent à l'attaque balle au pied ils permettent le regroupement de la défense adverse et l'étouffement de leurs propres attaquants.

Oui, car c'est bien là le problème essentiel du jeu des deux hommes du milieu : le jeu avec le ballon.

Football MAGAZINE

A L'HEURE DE LA TECHNIQUE

KOPA (n° 7) est un faux ailier que le milieu du terrain attire comme un aimant. Ici Kopa fait écran devant l'autre meneur de jeu-distributeur du football français THEO.

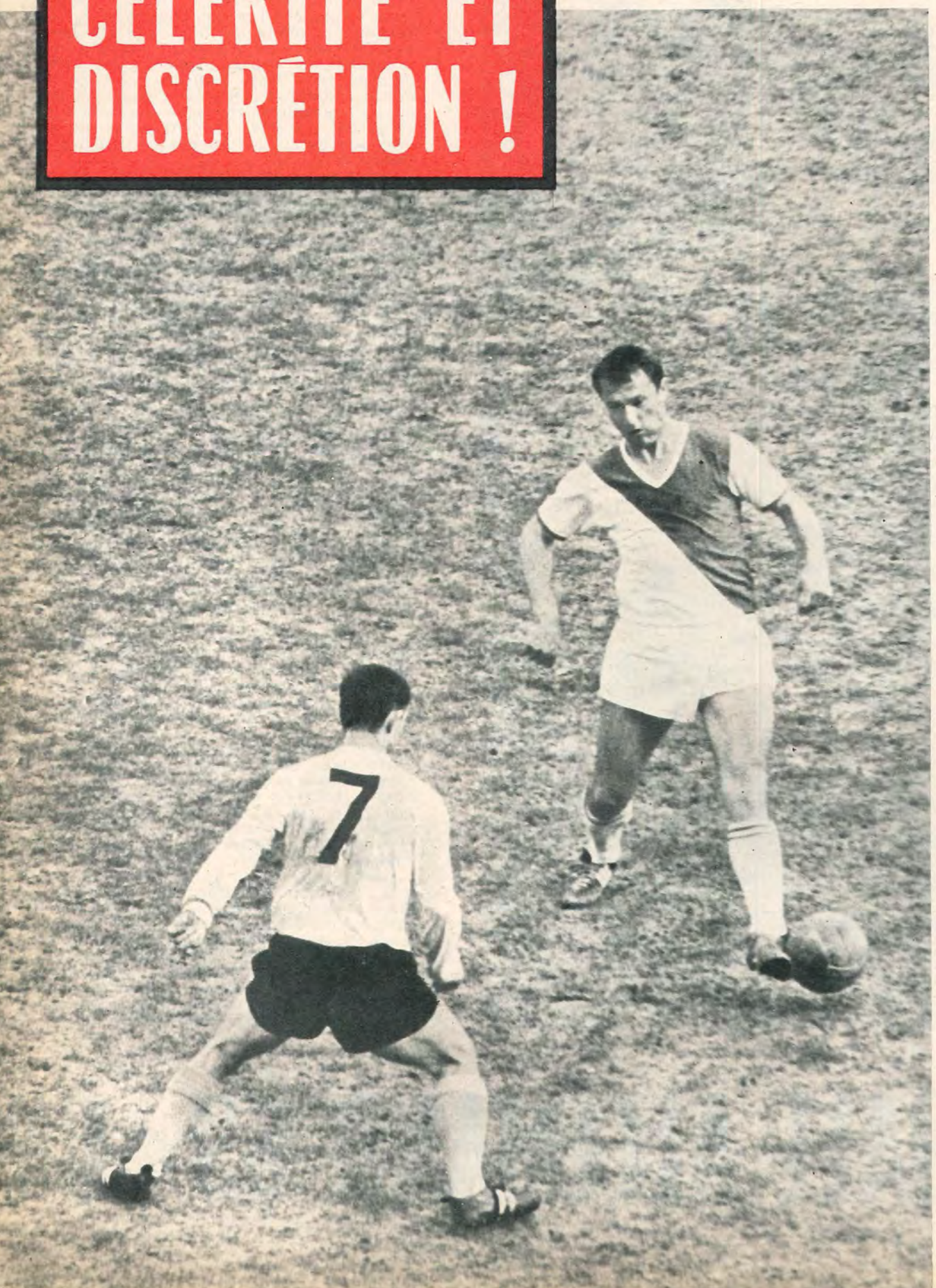
LES HOMMES DU MILIEU

PAR J.-PH. RETHACKER

CÉLÉRITÉ ET DISCRÉTION !

LA VÉRITÉ VIENT DE L'EST

BOSZIK (Hongrie), NETTO (U.R.S.S.), MASOPUST (Tchécoslovaquie) : la vérité viendrait-elle de l'Est de l'Europe ? Ces trois maîtres à jouer ont prouvé ou prouvent encore que pour un homme du milieu, la simplicité est encore l'arme maîtresse.



LES CHEVAUCHEES HEROIQUES

Il fut un temps où le marquage individuel nécessitait une recherche du déséquilibre numérique : ainsi, lorsque les avants du WM étaient neutralisés d'homme à homme par les défenseurs adverses, les deux demis jouaient un rôle essentiel. Ainsi l'équipe de France des années 1947-1948 remporta-t-elle de brillants succès tactiques grâce à son tandem de demis Prouff - Cuissard. Les deux hommes possédaient des qualités athlétiques (sprinters longs capables de faire la différence balle au pied sur des distances de 30 ou 50 mètres) qui leur permettaient de porter rapidement le danger dans la défense adverse, et d'y créer le déséquilibre 2 contre 1 ou 3 contre 2. Longtemps encore les demis « de grandes chevauchées », comme Mahjoub, Jean-Jacques Marcel ou Sénac connurent quelque réussite. Jusqu'au jour où l'abandon du marquage individuel pour la défense de zone, le recul volontaire, parfois le recours à la mise en position hors-jeu des avants de pointe anéantirent les efforts de ces dribbleurs remarquables.

On pourrait d'ailleurs reprendre l'argument en ce qui concerne Raymond Kopa, qui fut et reste somme toute un avant de soutien, un constructeur, un préparateur, un homme de milieu de terrain.

Pour tous ces joueurs de grande valeur technique, dribbleurs et « porteurs de balle » exceptionnels, l'abandon du marquage individuel fut un coup dur.

Ainsi, cette notion de « porter la balle » est-elle essentielle pour les joueurs du milieu, car ils doivent avant tout transmettre le ballon le plus simplement et le plus rapidement possible. Leurs montées balle au pied doivent seulement être utilisées pour la préparation de la passe, c'est-à-dire pour la fixation, le « cadrage » (comme disent les rugbymen) de l'adversaire.

Rappelons-nous que les plus grands demis offensifs : Boszik, Netto, Masopust, Zito, ont toujours été des footballeurs d'une sobriété exemplaire, excellents tireurs, bons dribbleurs, mais surtout remarquables « passeurs ».

Avez-vous remarqué que trois d'entre eux font partie de l'Ecole Europe de l'Est, cette école où l'individu s'efface toujours devant la collectivité, sans pour cela perdre sa personnalité ? Sans doute cela signifie-t-il tout de même quelque chose et peut servir de sujet de méditation à ces pauvres « hommes du milieu » chargés de si lourdes responsabilités.

La résolution est l'une des qualités du football allemand. Muller, l'avant centre de Cologne, a tiré malgré le tacle adverse.

UNE ENQUETE DE JEAN CORNU

Le football allemand est en effervescence. A Cologne, j'ai vu le vice-champion d'Allemagne mené 0-2 sur son terrain, poussé irrésistiblement vers la victoire par 23.000 supporters parce que Piontek, un défenseur de Brême, s'était permis de retenir incongrûment le pied de Hans Schaefer, dieu du « Müngersdorfer Stadion », qui, la veille même, venait de recevoir la plus belle distinction du football allemand, le « ballon d'or », que le « Kicker » — un hebdomadaire colognois justement — offre au meilleur footballeur de l'année.

A Dortmund, sous une pluie battante, j'ai vu 18.000 parapluies s'agiter frénétiquement pour saluer le but de Konietzka qui permettait au champion en titre de mener 3-0 à la mi-temps devant l'Eintracht de Francfort, ancien finaliste de la Coupe d'Europe.

Les rubriques sportives des journaux enflent démesurément. Les éditions spéciales du samedi soir et du dimanche matin se multiplient. « Bild », le plus grand quotidien allemand, qui tire à plus de trois millions d'exemplaires, qui imprime déjà dans sept villes différentes, « Bild » dont le directeur avait demandé à l'ex-chancelier Adenauer de frapper des pièces de 15 pfennig (18 centimes français) pour faciliter la vente de son journal, envoie depuis Hambourg des photographes dans toute l'Allemagne — Berlin, Munich, Stuttgart... — pour avoir des belins de tous les matches et avance son édition du dimanche — « Bild am Sonntag » — au samedi soir quand tous les matches ont lieu le samedi après-midi.

Le télévision suit. Une véritable course de vitesse s'est engagée, sur le football, entre tous les moyens d'expression ou d'information.

Les stades enregistrent des moyennes d'entrées qui feront écarquiller les yeux aux trésoriers de nos clubs. Après six journées de Championnat, Berlin pouvait afficher une moyenne de 62.000 spectateurs, Hambourg et Karlsruhe de 45.000, Stuttgart de 41.000, Schalke et Munich de 39.000. Paradoxalement, Borussia Dortmund, le champion, ne pouvait présenter que la plus faible moyenne, 18.600, qui, sur la saison dernière, serait la deuxième en France.

Ces chiffres sont d'autant plus étonnants que les stades allemands contiennent peu de places assises et surtout peu de places couvertes — ainsi qu'en témoigne un tableau que nous publions par ailleurs. Or nul n'ignore qu'en Allemagne il pleut beaucoup. Ainsi le stade de « Rote Erdre » — Terre Rouge — par exemple, n'était qu'une immense forêt de parapluies. On dit d'ailleurs en Allemagne que le nouvel engouement pour le football a relancé chez les hommes — car il y a très peu de femmes aux matches, moins encore qu'en France — la mode du chamberlain et du tom-pouce.

Les clubs ont vu leurs effectifs de jeunes gonfler subitement et Hertha Berlin, par exemple, a dû refuser des inscriptions pour insuffisances d'installations.

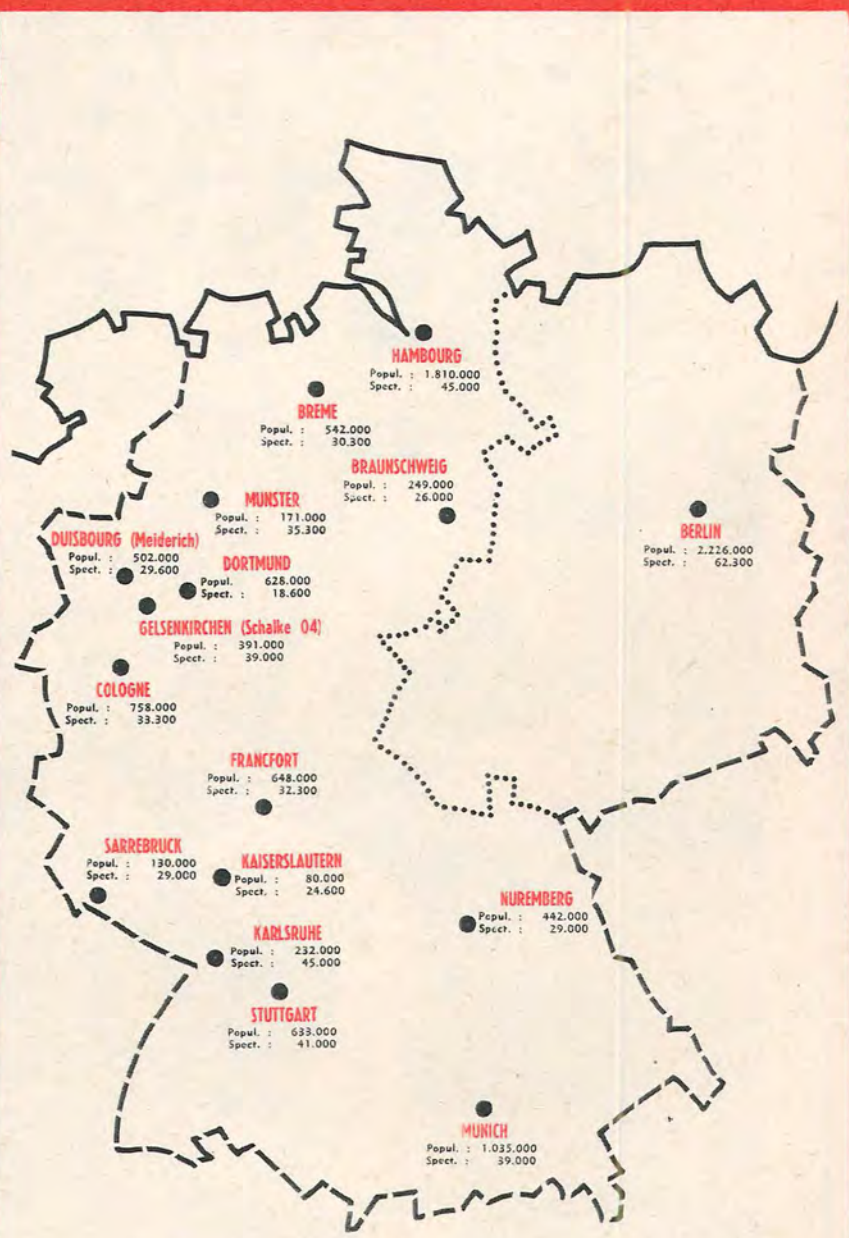
A quoi donc est due cette effervescence ? A la transformation du Championnat d'Allemagne.

Jusqu'ici, ce Championnat était confus. L'Allemagne était partagée en cinq zones ayant chacune sa compétition dont chaque premier et trois des cinq seconds étaient qualifiés pour une poule finale d'où sortait le champion. Depuis cette saison, un Championnat national — Bundesliga — groupe seize équipes.

Comme me le disait un spectateur de Cologne : « Jusqu'ici le Championnat nous apportait du pain plutôt gris sauf dans l' « Endrund » (poule finale) ; maintenant, il nous laisse espérer de la brioche, alors nous venons faire la queue devant la boulangerie. »

Il est curieux de noter combien l'Allemagne, qui fut pourtant toujours animée par un esprit d'expansion, a conservé, dans certaines disciplines, un caractère régionaliste.

LE FOOTBALL ALLEMAND 63 • UN



ALLEMAGNE :
800.000 PLACES
75 % DE SPECTATEURS

L'Allemagne a un équipement sportif exceptionnel. Le nombre et l'amplitude de ses stades contribuent sans aucun doute au prodigieux succès du football.

EQUIPES	NOMBRE DE PLACES	COUVERTES	PRIX (EN DM)
Berlin	93.891	aucune	2,50 à 14
Stuttgart	74.471	3.051	3 à 10
Hambourg	71.000	7.166	2 à 10
Cologne	63.600	2.150	3 à 14
Karlsruhe	55.277	3.681	3,50 à 15
Munich	50.300	3.800	3,50 à 14
Nuremberg	46.000	4.000	3 à 12
Dortmund	43.000	3.000	3 à 12
Brême	40.000	6.400	3,50 à 12
Sarrebruck	40.000	1.350	3,50 à 12
Meiderich-Duisbourg	38.500	aucune	3 à 12
Francfort (1)	38.000	2.500	3,50 à 10
Muenster	37.500	2.000	3,50 à 12
Schalke-Gelsenkirchen	36.000	1.600	3 à 14
Braunschweig	35.000	1.200	3,50 à 12
Kaiserslautern	35.000	4.000	3 à 10
Total	797.539		

● **Les stades de Francfort, de Schalke, de Braunschweig et de Kaiserslautern sont la propriété du club, les autres appartiennent à la ville et celui de Berlin à l'Etat.**

● **Le mark vaut 1 F 25.**

(1) A Francfort, le stade de la ville (Waldstadium) contient 76.000 places.

● **Huit stades sur seize sont utilisés pour chaque journée de Championnat. La moyenne actuelle est de 300.000 spectateurs sur 400.000 environ, soit 75 % des places disponibles.**

FRANCE : 450.000 PLACES
22 % DE SPECTATEURS

● **En France, les dix-huit stades de Division I contiennent un total approximatif de 450.000 places. La moyenne de la saison est de 100.000 spectateurs, soit 22 % seulement des places.**

E PLUIE D'OR SUR LES STADES

FOOTBALL ALLEMAND 63

A Stuttgart, j'ai posé à un enfant de 13 ans, Peter, la question suivante : « Sais-tu où se trouve Münster ? » La réponse jaillit aussitôt : « Oui, en Alsace. On y fait même du bon fromage. » J'étais confondu. J'avais pensé à son Münster, à lui, qui se trouve en Westphalie. Or il se trouve qu'il ignorait tout de celui-ci, situé à 600 km, il est vrai, alors qu'il connaissait le nôtre distant de Stuttgart d'environ 200 km !

En 1939, l'Allemagne comptait encore seize ligues régionales. Elle vint aux cinq ligues en 1946 et ne connaît le Championnat national que depuis cette saison. Pour atteindre ce but, les défenseurs de l'idée comme le Dr. Becker et F. Weilenmann, du « Kicker ». Franz Kremer, président de Cologne, durent mener un long combat dont l'origine remonte à 1955. Le principe d'une Ligue Nationale fut admis au cours de l'année 1962 et la « Bundesliga » a pris le départ avec l'actuelle saison.

Pour désigner les seize équipes de cette « Bundesliga », il a été tenu compte de cinq facteurs :

1° La situation sportive du moment pour chaque équipe, autrement dit son classement à la fin de la saison dernière ;

2° La contenance de son stade ;

3° La population, l'importance de la ville ;

4° Son classement sur les dix années précédentes ;

5° Sa situation financière.

Au début, ce Championnat national n'avait que peu de partisans ; à l'exception des très grands clubs, Cologne, Hambourg, Schalke, Nuremberg..., on ne voulait pas en entendre parler. Lorsque son principe fut admis, il y eut près de deux cents inscriptions !

Les critères de désignations furent scrupuleusement observées et un Kaiserslautern et un Sarrebruck eurent la préférence sur Alemania Aix-la-Chapelle, les Kickers d'Offenbach, Bayern Munich, Pirmassens, etc..., ce qui amena quelques grandes colères, mais aucun désordre cependant.

Il faut pourtant noter que de très grandes villes comme Essen (725.000 habitants) et Dusseldorf (686.000 habitants) ne sont pas représentées et que le plus beau stade d'Allemagne, comptant aussi parmi les plus grands — 87.000 places — Hanovre, ne sera pas utilisé par le Championnat national, alors que le F.C. Cologne est en train d'agrandir le sien — ou plutôt celui qu'a fait construire Adenauer voilà quelque quarante ans, au temps où il était maire de la ville — en ajoutant 4.350 places couvertes, Duisbourg (Meiderich) augmente le sien de 6.500 places et Dortmund, la ville qui possède le plus bel ensemble mu-

MUNICH, MANGEUR DE KILOMETRES

Les habitants de Munich ont une solide réputation de buveurs de bière et de mangeurs de saucisses.

Les footballeurs bavarois seront, désormais des dévoreurs de kilomètres.

Mettons à part Berlin qui, dans ce championnat, comme pour le reste, demeure un cas particulier.

● Les deux villes les plus éloignées seront Munich et Hambourg, distantes de 820 km.

● Les villes les plus proches sont : Gelsenkirchen (Schalke) et Duisbourg (Meiderich) d'une part, Gelsenkirchen et Dortmund d'autre part, dont l'éloignement est de 30 km.

— Au cours de ses déplacements, Munich devra parcourir 15.880 km, soit passer plus de 200 heures dans les trains.

— En revanche, Meiderich (Duisbourg), le mieux placé, ne parcourra guère plus de la moitié : 8.440 km ; il est vrai que 30 km seulement le séparent de Geselkirchen (Schalke), 50 de Dortmund, 60 de Cologne et 100 de Münster.

Les chemins de fer allemands, très compréhensifs, ont consenti des réductions allant jusqu'à 60 % du prix d'un billet normal, non seulement pour les joueurs, mais pour les supporters qui accompagnent leur équipe.

UWE SEELER

Il est le plus acrobatique et le plus dynamique du football allemand dont il reste le n° 1.

LES « VETERANS »

Morlock (à gauche) et Schaefer aux prises. Ce sont les deux derniers « champions du monde » encore en activité.

ILS SONT REVENUS

Geiger (ci-dessus), Waldner (ci-dessous) jouaient en Italie l'an dernier. La « Bundesliga » les a ramenés à Stuttgart.

LE FOOTBALL ALLEMAND ET LA TV

L'Allemagne possède déjà deux chaînes. Sur l'une et l'autre, les émissions de sport sont nombreuses ; mais les retransmissions de football en direct sont extrêmement rares.

Certains matches retransmis sont désignés d'avance et placés à un moment où la diffusion ne peut être une concurrence pour les autres rencontres. Si cette condition est impossible à remplir, la retransmission a lieu en différé.

nicipal, projette déjà l'édification d'un stade de 70.000 places pour remplacer « Rote Erde », 43.000.

SAMEDI, JOUR DU FOOTBALL

Tous les matches du Championnat national ont lieu le samedi, en diurne ou en nocturne. C'est l'article premier du règlement de la « Bundesliga ». Cela pour ne pas gêner les matches des ligues régionales — semi-pros ou amateurs — qui continuent à se jouer le dimanche.

Cette obligation de jouer le samedi a été facilement acceptée par les grands clubs car l'Allemagne, comme la France, consacre de plus en plus son dimanche à d'autres distractions que le spectacle sportif. De plus, pour 70 % au moins des travailleurs, le samedi est complètement chômé ; les magasins ferment à 14 heures, sauf le premier samedi de chaque mois où ils demeurent ouverts jusqu'à 18 heures.

Le non-partage des recettes si décrié en France et qui défavorise des clubs de grande valeur mais ayant peu de spectateurs à domicile, comme Reims et Sedan entre autres, a été réclamé par tous les clubs de Division I. Même par Kaiserslautern (80.000 habitants) qui a réalisé jusqu'ici une moyenne de 24.000 spectateurs et qui envisage de jouer certains de ses matches à Ludwigshafen dont le stade contient deux fois plus de spectateurs que le sien.

Si nos clubs se plaignent de la lourdeur des impôts qui leur sont infligés, les clubs allemands ne paraissent pas mieux partagés. Le Dr. Fritz Walter, président de Stuttgart — qui n'a aucun lien de parenté avec son homonyme l'ancien joueur et vedette du football allemand — nous en faisait la nomenclature :

20 % pour la taxe sur les spectacles,
4 % pour la taxe de transaction,
10 % pour la location du stade,
6 % pour la Fédération (4 %) et la Ligue régionale (2 %),
10 % frais divers (service d'ordre, entretien, publicité... dont 10 pfennig par billet pour les installations de nocturnes et 10 pf. pour la mutuelle du sport).

Cette « Bundesliga » paraît être une excellente affaire pour le trésor allemand et aussi pour la Fédération. Les experts ont calculé qu'il reviendrait environ, chaque saison, 2,5 millions de francs 1963 à celle-ci ! Les joueurs de la « Bundesliga » ne sont pas, en effet, sous le contrôle d'une ligue comme en Angleterre, en France ou en Italie, mais sous le contrôle d'une Commission de la Fédération (D.F.B.).

LE CONTRAT A COURT TEMPS POUR LES JOUEURS ALLEMANDS

Quel est le statut de ces joueurs ?

Jusqu'ici, il y avait en Allemagne, dans les 90 équipes participant au Championnat de Ligues, ce qu'il était convenu d'appeler des « Vertragspielers » ou « joueurs sous contrat » qui pouvaient recevoir légalement 600 marks par mois (750 F). Ces « Vertragspielers » n'ont pas disparu. Ils continuent à évoluer à Bayern Munich, à Worms, à Hanovre, au Schwarz-Weiss Essen, etc... En revanche, les joueurs des seize équipes de la « Bundesliga » sont devenus des « Lizenzspielers » ou « joueurs sous licence ».

Alors que les **« joueurs sous contrat » DOIVENT** avoir une occupation en dehors du football, les **« joueurs sous licence » PEUVENT** continuer d'avoir une occupation en dehors du football. Ainsi à Cologne, Stollenwerk, millionnaire en marks, joue au football — et touche son salaire — tout en s'occupant activement de son usine de cartonnage.

25.000 SPECTATEURS POUR (BIEN) VIVRE

Les clubs sont-ils heureux de leur nouveau régime ?

Pour le président du F.C. Cologne, Franz Kremer, aucun doute :

« En fondant la « Bundesliga » nous voulions :

1° Nous mettre à la page, l'Allemagne étant le dernier pays à se contenter d'un Championnat de Ligue alors que dans d'autres pays on parle de Championnat d'Europe ;

2° Grouper les meilleurs joueurs dans les meilleures équipes pour offrir un meilleur spectacle ;

3° Attirer plus de spectateurs au football.

Je crois que les premiers matches m'ont donné raison : Hambourg, Nuremberg, Munich attirent déjà deux fois plus de monde que la saison passée. A Berlin, on a enregistré 85.000 entrées : cela ne s'était jamais vu pour un match de Championnat et même rarement pour un match internatonal. Moi seul peut-être ne réalise pas de chiffres nettement meilleurs que la saison passée ; mais cela tient

Toute la dureté du football allemand peut se lire dans cette scène.

Schaefer, lui, exploite sa station-service tout comme Ewert et Sturm, alors que Pott tient son commerce d'articles de sport, Ripkens sa teinturerie, Wilden son magasin de spiritueux et Muller son tabac assorti du loto et du toto.

Le salaire mensuel des joueurs ne doit pas dépasser 1.200 marks (1.500 F).

Les joueurs doivent signer des LICENCES DE 2 ANS au moins. A l'expiration de leur licence, ils ont le choix :

— Ou demeurer dans leur club, signer une nouvelle licence (minimum de 2 ans toujours) et demander une prime de fidélité qui ne doit pas dépasser 10.000 marks (12.500 F).

— Ou signer dans le club de leur choix qui devra payer au club quitté un transfert qui ne devra pas dépasser 50.000 marks (60.000 F) dont 20 % (au plus 10.000 marks) iront au joueur.

Toute licence qui ne sera pas dénoncée par l'une des deux parties avant le 14 juin sera automatiquement prolongée d'un an.

Les équipes de la « Bundesliga » n'ont pas le droit de faire jouer plus de trois joueurs amateurs ; en revanche, elles peuvent présenter deux joueurs étrangers.

aux adversaires que nous avons reçus, peu connus ici et n'ayant pas — Shalke, notre excellent adversaire de toujours mis à part, pour lequel nous avons dénombré 56.000 entrées — une réputation affirmée. Mais je suis sûr que je doublerai presque, moi aussi, ma moyenne. Pour bien vivre dans la « Bundesliga », il faut avoir 25.000 spectateurs de moyenne, un peu moins même si l'on est propriétaire de son stade. Eh bien, je crois que presque tout le monde peut atteindre aisément ce chiffre. »

Le Dr. Wilms, président de Dortmund — ce club champion qui, avons-nous dit, a paradoxalement la plus faible moyenne jusqu'ici — croit en la montée certaine du nombre des spectateurs à « Rote Ende » ; mais il s'emporte contre le statut.

« On n'est pas allé assez loin. Ni dans le salaire des joueurs limité à 1.200 marks, ce qui ne leur donne pas tellement d'avantages sur le « Vertragspieler », ni dans la valeur des transferts. Pourquoi avoir limité le transfert à 50.000 marks ? Tout le monde vaut 50.000 marks aujourd'hui. Comment s'attacher un grand joueur avec cette somme ridicule ?

On nous permet d'avoir deux étrangers ; mais quels étrangers de valeur peut-on espérer pour 50.000 marks ?

C'est le vrai professionalisme qu'il nous faut. »

BERLIN ET SES AVIONS

L'avion est le moyen de déplacement le plus fréquent, le plus utilisé par Hertha Berlin pour ses déplacements et par les adversaires lui rendant visite.

Hertha Berlin peut se rendre directement par avion à Hambourg, Brême, Dusseldorf (Meiderich), Cologne, Francfort, Nremberg, Stuttgart et Munich.

Et si l'on tient compte des courtes distances séparant Duisbourg de Gelsenkirchen (30 km) et de Dortmund (50 km), on peut dire que Hertha Berlin descend à la porte de 10 adversaires sur 15.

Sur toutes les lignes desservant Berlin, sont aussi consentis des tarifs spéciaux pour les footballeurs et leurs supporters, le prix devenant ainsi inférieur au prix du billet de chemin de fer de 1re classe.

A la porte des stades les parcs à voitures sont bien remplis.

Vers le stade, en rangs serrés avec insignes et fanions.

Le bélier est l'insigne du F.C. Cologne.

Ce bélier ? Les supporters de l'adversaire du F.C. Cologne souhaitent sa mort !

DEUX PLACES A PRENDRE

Au-dessous du championnat national a seize clubs, les anciens championnats de régions subsistent :

Sud	20 clubs
Ouest	20 clubs
Sud-Ouest	20 clubs
Nord	18 clubs
Berlin	10 clubs

Quand ces championnats seront terminés, les premiers et les seconds qui auront éliminé deux de leurs pairs en un tournoi préliminaire, joueront une poule finale.

Les deux premiers monteront en « Bundesliga » pour remplacer les deux derniers de celle-ci qui réintégreront les championnats régionaux.

L'opinion du Dr. Wilms est partagée par nombre d'autres présidents et par la majorité des joueurs, bien entendu, qui voudraient avoir un meilleur salaire.

LA PREMIERE INFRACTION

Le Dr. Schaible, président de la Ligue de Wurtemberg, avait dit, dès le début de saison, à notre correspondant, Hans Blickensdorfer : **« Quand je faisais mon droit, l'un de mes professeurs répétait : « S'il vous arrive d'être « appelé à édicter une loi, faites en sorte que « celle-ci ne puisse être tournée et que vous « puissiez, en revanche, contrôler son applica- « tion ; sinon elle sera sans valeur. » Tenez, quand je faisais mon service, j'ai vu la plus folle des interdiction. A l'entrée du bassin où l'on nous apprenait à nager, un écriteau portait ces mots : « Défense d'uriner sous l'eau. » Qui pouvait se targuer de faire respecter cette interdiction ? »**

Le Dr. Schaible attaquait ainsi indirectement le statut du « joueur sous licence » dont il disait : **« Il sera moins viable dans un an que le statut du « Vertragspieler » l'était après dix années. »**

De fait, le « Tribunal Fédéral » a dû se pencher déjà sur la première « affaire » de ce statut.

Schalke désirait acquérir Hermann, de Karlsruhe. Pour fléchir ce dernier club, il lui proposa non seulement de prendre Hermann au transfert maximum (50.000 marks) mais aussi un deuxième joueur, un réserviste, Lambert, pour 50.000 marks également. Comme Schalke a cédé immédiatement Lambert à un autre club — choisi par le joueur — contre une indemnité « pro forma », l'astuce est immédiatement apparue aux yeux du « Tribunal Fédéral » qui avait d'abord parlé de sanctions exemplaires puis s'est ravisé, a passé l'éponge et a promis de revoir ses lois.

Si **« l'affaire Hermann »** est la première dont l'opinion ait été saisie, elle ne constitue pas la première entorse au règlement.

La Fédération Allemande, reconnue **« d'utilité publique »**, reconnaissance qui se traduit par de très sérieux allégements fiscaux, avait peur de perdre ce privilège en se transformant, en fait, en société commerciale avec joueurs professionnels et transferts, assimilés aux transactions commerciales. C'est pourquoi elle a tenu au titre de « joueurs sous licence » et a parlé d'indemnités plutôt que de salaires pour ses joueurs et par extension elle a fixé l'indemnité maximum à 1.200 marks, acceptant que ce plafond soit crevé pour de très rares cas : Seeler, Dorfel, Wilder, Morlock, Schaefer, etc. Mais on s'est aperçu que ce qui devait être l'exception était en fait la règle générale et que dix clubs sur seize avaient déjà introduit officiellement une demande pour relever ce plafond d'indemnité.

DU NOUVEAU L'AN PROCHAIN

Le Dr. Fritz Walter, président de Stuttgart, qui fait aussi partie de la Commission du Statut, nous assura :

« Si dix clubs — de l'Ouest surtout — ont fait cette demande, les six autres ne vont pas tarder à l'introduire et la ceinture actuelle des salaires, qui a sauté officieusement, sautera officiellement d'ici peu. Sans doute sera-t-elle fixée entre 1.800 et 2.000 marks (entre 2.250 et 2.500 F) dans un proche avenir.

D'ailleurs, notre Commission, à la lueur de quelques semaines d'application seulement, s'est remise à l'ouvrage et prépare une œuvre nouvelle pour l'an prochain. »

Là, au moins, on ne s'entête pas. On reconnaît ses erreurs, on se remet au travail et on va de l'avant.

Quant au public, loin de cette cuisine intérieure, il vient de plus en plus nombreux aux matches. Il voit un football différent du nôtre, moins fouillé, moins fin, mais très engagé où la force n'exclut pas toutefois l'intelligence et où la détente est reine et le mouvement perpétuel. Voulez-vous vous faire une idée du football allemand sans aller à Karlsruhe, à Dortmund, à Hambourg ou à Munich ? Ouvrez un magazine allemand et regardez les photos, elles sont parlantes : tous les joueurs sont en mouvement, course ou détente et, parfois, dans les surfaces de réparation, on dirait qu'un ouragan a passé. Si le jeu est plus sec, il n'est pas méchant. Aux deux matches auxquels j'ai assisté en une seule journée à Cologne et à Dortmund, il n'y a pas eu le plus léger blessé. Il n'en est sans doute pas toujours ainsi ; mais si le public aime la lutte, le contact, il se dresse contre le geste méchant.

Une question reste en suspens : « Cet enthousiasme pour ce qui est nouveau durera-t-il ? » Personne pour l'instant ne peut répondre. Tant que les Allemands auront « le goût de la brioche », comme le disait mon Colognois, les stades continueront d'être pleins. Ensuite ? Eh bien, il faudra changer le goût du gâteau.

DEUX « GRANDS » D'ALLEMAGNE

EHRARD ET HERBERGER

Sepp Herbergr, entraîneur national et grand-maître du football allemand — que notre photo montre, à droite, en conversation avec le nouveau chancelier Ludwig Ehrard, sur un terrain de football — fut l'un des premiers à rejoindre les rangs des combattants pour le Championnat national.

Il a toujours prétendu, avec juste raison, que le dispersement de l'élite abaissait le niveau de la compétition, était un obstacle au progrès des équipes et de joueurs et, par conséquent, à la constitution d'une bonne équipe nationale. Or depuis plus de vingt-cinq ans Sepp Herberger ne vit que pour son équipe qui est un peu sa chose à lui.

Il devrait donc être très satisfait de la création de la « Bundesliga » ; or il n'affiche qu'une satisfaction mitigée.

« C'est un incontestable progrès, nous a-t-il dit : mais les effets bénéfiques ne vont se faire sentir que dans quelque temps. Toute période d'adaptation risque de provoquer un recul momentané.

Ainsi Nuremberg qui a toujours eu des joueurs lents jouant lentement, a voulu augmenter son « tempo » pour se mettre à l'unisson d'équipes plus rapides ; pour l'instant Nuremberg a détruit l'ordonnancement de son jeu et n'a pas atteint un rythme suffisant. »

Mais je connais « Oncle Sepp » depuis trop longtemps pour ne pas m'être aperçu qu'il y avait une autre cause à sa demi-déception. Herberger voit, avec un certain déplaisir, croître la puissance des clubs aux dépens du pouvoir de la Fédération. Il craint qu'un jour — peut-être très proche — les clubs ne lui refusent les joueurs pour ses stages de préparation ou ne lui mesurent strictement le temps de ces stages. Il a conscience qu'une ère nouvelle s'ouvre, une ère nouvelle dans laquelle il ne sera peut-être plus le seul maître du football allemand, malgré les couronnes de laurier dont on a ceint son front. Sepp, qui ne semble pas prêt à accepter une quelconque abdication, pourrait se retirer de lui-même plus tôt qu'on ne le pense.

m'arrive de demander conseil à M. Henno.

SOMMERLYNCK. — Au nom des « anciens », je tiens à souhaiter bonne chance à Jules Bigot. En ce qui me concerne, je n'avais guère confiance jusqu'ici, mais, maintenant, c'est du « tout cuit ».

M. HENNO. — Moi, je tiens à souligner que tous les anciens sont restés corrects. Après avoir honnêtement rempli leurs contrats de joueurs, ils ont tous désormais une situation. Ils viennent gentiment discuter ici. Bravo !

M. DENIS. — Voir ces anciens ici constitue un grand encouragement pour nous.

LEMAITRE. — Décidément, comme dit M. Henno, le L.O.S.C., c'est une grande famille.

● Justement, Messieurs, que va devenir cette grande famille ?

M. DENIS. — Notre objectif numéro 1 est évidemment la montée en D. I. Nous avons un plan de trois ans : 1) la Division I avec comme ligne de conduite cette année : encaisser le moins possible de buts ; 2) renforcer alors l'équipe ; 3) jouer les premiers rôles. Il nous faudra, certes, de la réussite. Le football, ici, n'est valable que dans la mesure où nous aurons un grand public. Nous comptons aussi fermement sur une aide substantielle de la municipalité. Nous espérons 80 millions d'anciens francs. Nous aurions alors un club très sain.

JULES BIGOT. — Le L.O.S.C. en Division I, c'est 15.000 spectateurs assurés, surtout si nous sommes dans les quinze premiers.

M. DENIS. — Il faut voir grand. Nous avons des gens qui viennent de Roubaix (qui a abandonné la saison dernière), de Dunkerque (en pleine expansion, avec ses usines, ses raffineries et ses chantiers navals), de Boulogne et, bien entendu, de Belgique.

Sur le plan sportif, nous laissons à Jules Bigot toute la responsabilité. Il a su, cette année, par sa seule présence, créer un nouvel état d'esprit. Nous sommes des jeunes qui vivons avec des jeunes. C'est Bigot qui commande et il n'y a pas de « grosses têtes ».

JULES BIGOT. — Oui, il y avait tout un état d'esprit à changer. Que voulez-vous, il faut savoir prendre les joueurs et leur imposer une certaine discipline, qu'ils admettent très bien d'ailleurs. Nous avons réussi à reconquérir notre public. C'est très important. Si nous avions échoué, c'eût été catastrophique. La chance a l'air de vouloir se mettre de la partie. Tant mieux ! Nous en sommes arrivés à amener les supporters à excuser une défaite.

Tout cela s'annonce bien, mais attention : ce n'est pas du « tout cuit ». Il y a de la concurrence et il fallait tout refaire, à tous les échelons, ce qui n'était pas facile. Il nous manque encore un grand attaquant.

M. DENIS. — Oui. « Derrière », nous avons engagé Samoy, Adamczyk, Gauthier. C'est solide. « Devant », Bourbotte nous marque des buts.

Roland Clauws (ci-dessus) est l'ancien du club. Témoin cette carte de la saison 1945-46. Orlando Gauthier (ci-contre) est bien pourvu, il a ses papiers en versions française et argentine. Robert Barbieux (ci-dessous), le grand « phynancier » du L.O.S.C. Il a été baptisé « Giscard ».

L. O. S. C. DIGEST

INTERESSANT

■ **M. Denis** : « Dans notre recrutement, nous avons recherché des joueurs assez durs. C'est une grande qualité pour monter en Division I. »

■ **Bourbotte** occupe le pavillon laissé libre par Debelleix (entraîneur-joueur à Concarneau) ; Gauthier a repris l'appartement de Poitevin, et Faynot celui d'Hartmann.

■ **Les entraîneurs** successifs du L.O.S.C. depuis la guerre : Cheuva, Vandooren, Baratte, Poitevin, Bigot.

■ **Il faut** un minimum de 7.000 spectateurs par match pour que le club puisse vivre de ses recettes.

NOUVEAU

■ **M. Denis** fait construire une vaste maison à Saint-Pol-sur-Ternoise, avec une grande salle de séjour, plusieurs chambres et un... terrain de football. L'ensemble est destiné à devenir un club house pour les joueurs.

■ **Si le L.O.S.C.** monte en Division I, un Comité d'honneur sera formé, dont les membres se porteront caution des sommes investies dans les acquisitions de joueurs.

■ **Lille** a décidé de ne plus rien verser à ses amateurs.

CURIEUX

■ **Tous les premiers** mardis de chaque mois, les « cinq » du Comité de gestion invitent à déjeuner les joueurs et leurs femmes.

■ **Jules Bigot** a des intérêts dans le cinéma lillois « Le Ritz », qui est peut-être la meilleure salle de province.

■ **Le nouveau** Président, M. Denis, est entré au Comité de gestion du L.O.S.C. le jour où l'équipe disputait son dernier match sous l'égide de Vandooren.

■ **Clauws** est depuis 1946 au L.O S.C., avec seulement une interrup tion d'un an passé à Lens avec l'en traîneur... Bigot.

■ **M. Denis** a constaté, lors d'un récent match, la présence de 148 voitures belges autour du stade Henri-Jooris.

LE GRAND REVEIL DU L. O. S. C.

● Il y a aussi une question de stade ?

M. DENIS. — Oui. Nous le faisons actuellement aménager. Nous aurons ainsi 16.000 à 18.000 places assises. Seulement, il y a un gros obstacle : le plan d'aménagement du territoire prévoit l'élargissement et la rectification du tracé du canal de la Deule, de façon qu'il soit navigable pour des péniches de 1.200 tonnes. Selon les plans, le canal passerait... juste à l'emplacement de la pelouse du stade.

● Ce n'est pas encore « pour tout de suite ».

M. DENIS. — Heureusement non. Pour le moment, nous avons d'autres préoccupations : les nocturnes. Je reste convaincu qu'elles sont préférables pour les gens qui travaillent. Hélas ! ces nocturnes nous sont interdites par décision de la Ligue Nationale. Je comprends difficilement la position qu'elle a prise, sans se soucier des difficultés d'un club professionnel et simplement parce qu'elle a modifié brusquement, en août, les normes d'éclairement au sol. Je n'aurais pas discuté s'il y avait eu altération de ces normes.

Quoi qu'il en soit, le projet d'amélioration exige un crédit de plus de six millions d'anciens francs de travaux. C'est un trop gros effort pour nous. Heureusement que la mairie doit le prendre en charge.

M. HENNO. — Je suis partisan des nocturnes. Le jeu est — ou tout au moins paraît — plus agréable et plus rapide, ce qui est l'essentiel du football. Reste à déterminer quels sont les meilleurs moments pour les organiser.

LE PASSÉ S'EFFACE L'AVENIR SE BATIT

La nouvelle équipe de responsables est jeune et dynamique. Elle a vraiment rompu avec le passé tout en conservant de bonnes relations avec les anciens dirigeants, ce qui situe bien l'atmosphère qui règne au L.O.S.C.

C'est ainsi que M. Denis et son Comité ont l'intention de créer un super-club nordiste : le L.O.R.T. (Lille Olympique Roubaix Tourcoing) et de construire un grand stade.

Nous suivrons avec le plus grand intérêt les efforts de l'état-major du nouveau L.O.S.C.

● Passons maintenant aux problèmes généraux. La situation du football en France ?

M. DENIS. — J'estime que le football n'est viable que dans les grands centres et non dans les petites villes. La seule force valable, c'est le potentiel « public ». Quarante clubs professionnels, c'est trop. Il faut une seule Division à 16 clubs, pour dégager l'élite et pour attirer au stade un public épris de beau spectacle.

M. CREPIN. — Bien sûr, il y a trop de mauvais joueurs professionnels et trop d'entraîneurs moyens. Certains footballeurs sont classés trop hâtivement professionnels.

SOMMERLYNCK. — Je suis d'accord avec M. Denis. Seize villes sont capables d'avoir une équipe pro.

M. CREPIN. — Les clubs vivraient mieux. Quand je pense que nous n'avons rien rapporté de Marseille ! Ainsi, nous, club de Division II, nous allons entretenir — avec ce système de non-partage des recettes — d'autres clubs de Division II.

LEMAITRE (entraîneur d'un club belge : Zwevegem). — En Belgique, les joueurs sont beaucoup plus heureux : ils sont semi-professionnels et ont tous de belles situations.

JULES BIGOT. — Vive la Division à seize clubs et un super-Championnat d'Europe !

ILS SONT DIX-HUIT

Gardiens de but :

Samoy Charles, né le 30-4-39.
Van Gool Jean, né le 28-1-31.

Arrières :

Adamczyk Marcel, né le 5-1-35.
Stakowiak Bernard, né le 3-11-39.
Dacquet Christian, né le 1-12-42.

Demis :

Mezara Mohamed, né le 8-5-37.
Clauws Rolan, né le 6-12-35.

Avants :

Oleksiak Jean, né le 16-3-35.
Bourbotte Gérard, né le 7-2-34.
Faynot Michel, né le 29-6-36.
Baden Pierre, né le 24-10-34.
Lafranceschina Michel, né le 28-2-39.

Stagiaires :

Andrien Claude, né le 24-3-44.
Thétard Jean-Louis, né le 24-9-40.
Vandaele Jean-Claude, né le 14-3-43.

Amateurs :

Montagne Jacques, né le 28-4-40.
Petyt Claude, né le 15-4-44.
Navarro Vincent, né le 5-10-42

LILLE OLYMPIQUE SPORTING CLUB

● **Président général : M. Henri Jooris,** industriel.
● **Président section football : M. Jean Denis,** directeur régional B.P.
● **Vice-présidents : MM. Max Pommerolle,** chef du cabinet du recteur de l'Académie ; **Robert Barbieux,** négociant en appareils sanitaires ; **Charles Crépin,** fonctionnaire A.C.
● **Membres : Dr Pierre Friart ; MM. Jean-Jacques Kretzchmar,** assureur ; **Raoul Leclercq,** secrétaire-trésorier.

1

4

1 Le concile des anciens et des modernes. De g. à dr., assis : M. Crépin, vice-président, Jules Bigot, l'entraîneur, Jean Denis, président, Louis Henno, ex-président, Marceau Sommerlynck, ex-joueur. Debout : les ex-joueurs Jean Lechantre et Robert Lemaitre.

2 Le buteur Gérard Bourbotte et ses six enfants. De g. à dr. : Peggy, Anita, Valérie, Thierry, Dorothée, Eric.

3 L'ex-Stéphanois Jean Oleksiak (à g.) et l'ex-Troyen Pierre Baden discutent technique.

5

2

3

4 Le portier du L.O.S.C., Charles Samoy, « verse dans l'électronique ». On le voit ici très absorbé dans ses calculs.

5 La vie est belle au L.O.S.C.... certains jours de pêche. Qui reconnaîtrait sous cette tenue l'entraîneur Jules Bigot (à g.) et le président Jean Denis ?

6 Farniente avant les émotions du stade Henri-Jooris. De g. à dr. : Montagne, Lafranceschina, Navarro.

7 Admirez cette photo typique de Roland Clauws, ni maçon, ni acteur, ni gentleman-farmer, avant tout footballeur.

6

7

Brevet international

OUI! SURPRENANT!
DES
MUSCLES
PUISSANTS
UN MORAL TOUT NEUF
3 FOIS PLUS VITE
et sans effort. Voilà le résultat extraordinaire que vous allez constater en vous exerçant gaiement
5 MINUTES PAR JOUR
avec l'appareil Electromatic **VIPODY**
RAPIDEMENT vous rétablirez l'équilibre de tout votre organisme. **TRIPLEZ** votre **FORCE.** En les durcissant, GALBEZ tous vos **MUSCLES** (biceps, pectoraux, abdominaux, dorsaux et des jambes). Une heureuse transformation physique et mentale se fera en vous. **EN 1 MOIS VOUS DEVIENDREZ UN AUTRE HOMME.** Avec un corps bien musclé, plein d'assurance et d'optimisme, vous serez ravi de votre **NOUVELLE PERSONNALITÉ,** vous vous sentirez supérieur à tous vos amis. **VIPODY** (une nouvelle invention que nous distribuons depuis peu en Europe) a été conçu pour le développement musculaire et **CONTRE L'EMBONPOINT.** Grâce à sa nouvelle structure, cet incomparable appareil, tout le monde, à tout âge, peut l'utiliser avec son embrayage à double rapport. Son cadran à signal lumineux permet de contrôler le résultat à chaque séance. **FINI** les lassants exercices des anciens procédés. Désormais il existe un moyen plus direct et plus commode pour obtenir rapidement la musculature désirée. Acquérir prestance, puissance et supériorité : c'est si facile avec **VIPODY. HATEZ-VOUS** de vous joindre aux innombrables adeptes de cette **NOUVEAUTÉ** qui tous sont enthousiasmes par les résultats obtenus en si peu de temps. **GRATUITEMENT** une docum. en couleurs vous sera expédiée s. pli fermé, sans engag. de votre part. Ecrivez à **OLYMPIC - FM - 1 R. RAYNARDI 1 - NICE**

LE GRAND REVEIL DU L. O. S. C.

LE PALMARES

● OLYMPIQUE LILLOIS : Champion 1933. Coupe : finaliste 1939.

● LILLE OLYMPIQUE SPORTING CLUB : Champion 1946, 1954. Second en 1948, 1949, 1950 et 1951. Coupe : vainqueur en 1946 (doublé), 1947, 1948, 1953 et 1955 ; finaliste en 1945 et 1949.

AMUSANT

■ **M. Denis** est (aussi) Président de l'U.S. Saint-Pol-sur-Ternoise, dont il fut l'arrière gauche.

■ **Robert Barbieux,** le financier du Comité de gestion, a été surnommé « Giscard » par les dirigeants. Il ressemble au ministre dont il a la distinction, sinon les pouvoirs.

■ **Attributions** des membres du Comité de gestion, outre M. Barbieux : M. Pommerolle, intérieur ; M. Denis, affaires étrangères ; M. Kretzchmar, recrutement.

■ **La mère** de M. Denis (âgée de 68 ans), téléphone le dimanche à son fils pour savoir si « nous avons gagné ».

■ **Marceau Sommerlynck** joue encore, mais comme avant centre de la modeste équipe de Ronchin.

PRECISIONS

■ **Bessonnart** le terrible, vit à Béziers, mais il appartient toujours au L.O.S.C.

■ **Le Nord-Africain** Mezzara est bachelier.

■ **L'ex-Lillois** Tison dirige une auto-école.

■ **Par suite** du froid l'hiver dernier, l'équipe du L.O.S.C. est restée sans jouer au stade Henri-Jooris du 6 décembre au 17 mars.

■ **« Je ne veux pas** jouer au dictateur. Il fallait rompre avec le passé, mais j'ai besoin de tout le monde », a dit M. Denis.

■ **Bigot** a un contrat de 3 ans avec le L.O.S.C.

■ **Le Comité** de gestion ayant envisagé un « intéressement » des joueurs, ceux-ci ont eux-mêmes soumis un plan à leurs dirigeants.

■ **Jules Bigot :** « Il n'y a pas de mystères : pour monter il faut des joueurs mûrs et seulement quelques jeunes. »

ETRANGE

■ **Le football** est roi à Lille. Les autres sports sont peu pratiqués.

■ **M. Denis,** Président lillois, cautionne une somme de 30 millions (A.F.), que sa compagnie pétrolière laisse à la disposition du L.O.S.C.

■ **L'ex-président,** M. Kles, fait toujours partie du club. « On peut compter sur moi en cas de coup dur », a-t-il dit.

■ **M. Denis** a été stupéfait de s'entendre dire, lors d'une audition à la Ligue Nationale : « Eteignez votre cigarette », alors que celui qui lui faisait cette remarque était lui-même en train de fumer.

■ **En 1943,** Louis Henno a été menacé d'internement administratif pour atteinte à la sûreté de l'Etat. Aujourd'hui, il est officier de la Légion d'honneur et commandeur du Mérite sportif.

■ **Gauthier** a (encore) deux livrets militaires : l'un argentin, l'autre français.

● Nous en arrivons à l'équipe de France.

JULES BIGOT. — En France, il n'y a pas assez d'éléments valables pour faire une grande équipe. De plus, il y a un état d'esprit professionnel à changer. De mon temps, j'aurais payé ma place dans le train pour être sélectionné.

M. DENIS. — Que voulez-vous, à l'étranger, les clubs n'ont pas de soucis d'argent.

JULES BIGOT. — Les équipes pros étrangères reçoivent l'appoint d'excellents joueurs eux-mêmes étrangers. Cela n'est pas possible en France. Chez nous, on vit « petit », on voit « petit ». Le stade de 100.000 places, voilà dix ans qu'on en parle et il n'est toujours pas construit. Enfin, bon sang ! si l'on fait venir Pelé à Lille, on le paie très cher, certes, mais combien de futurs « petits Pelé » se révéleront ensuite dans la région ?

Pourtant, il faut penser à l'équipe de France. C'est plus difficile que vous ne pensez, et le Président Henno a raison quand il dit : « Il faut prendre ses responsabilités. »

SOMMERLYNCK. — Il y a moins d'individualités qu'avant dans l'équipe de France.

LECHANTRE. — Et encore, de notre temps, il n'y avait même pas d'entraîneur national. Pourquoi ne crée-t-on pas un onze tricolore de base avec des joueurs non saturés ?

SOMMERLYNCK. — Moi, je suis partisan d'une équipe nationale composée uniquement de joueurs amateurs.

BIGOT. — Ah ! on se sent tous une âme de sélectionneur, surtout quand on n'est pas responsable.

M. DENIS. — C'est pour cela que je suis partisan d'un sélectionneur unique, appointé, qui ne subira aucune pression.

M. HENNO. — J'ai été en admiration devant Paul Nicolas. Je lui tire mon chapeau. Avec lui, nous n'aurions pas eu de situations embrouillées comme en ce moment.

SOMMERLYNCK. — Je suis de l'avis de M. Denis : il faut un sélectionneur appointé avec pleins pouvoirs.

BIGOT. — C'est la meilleure des solutions, mais elle n'est pas encore réalisable en France.

● Votre avis enfin, Messieurs, sur la télévision ?

M. DENIS. — Par souci de confort, les gens préfèrent rester chez eux. Mais dans la mesure où une équipe locale a de la valeur, même un match international télévisé ne la concurrence pas.

BIGOT. — Les petits clubs amateurs souffrent tout de même de la TV.

M. CREPIN. — Et la Ligue se préoccupe davantage de la Division I — au point de vue concurrence — que de la Division II ou des petits clubs.

LEMAITRE. — La TV constitue une bonne propagande.

BIGOT. — C'est une arme à double tranchant. Je ne suis pas d'accord pour la propagande.

LA LÉGION ÉTRANGÈRE

DU CALCIO

UNE ENQUETE DE Football MAGAZINE

PAR FERRUCCIO BERBENNI

MILAN. — Le calcio attend le « roi Pelé ». Ce jour-là, la « légion étrangère » du football italien aura trouvé son chef et le colonel Sivori aura perdu son autorité actuelle. Car Pelé peut fort bien se décider et venir à l'Inter. Un accord secret, dont personne en Italie n'a connaissance, a été signé le 13 avril 1963,

Ci-dessus, de gauche à droite : l'Allemand Schnellinger (Mantoue), le Brésilien Amarildo (Milan AC) et le Danois Nielsen (Bologne), trois galonnés de la Légion étrangère du calcio.
Ci-dessous : le « roi Pelé », celui que l'Inter attend.

LES LEGIONNAIRES DU CALCIO

à l'hôtel Danubio de Sao Paulo. A 10 h 30 se trouvèrent dans le hall le manager privé du « dieu noir », José Ozores Gonzales, dit Pepe Gordo, et l'envoyé du président de l'Inter, le signor Sannella. On fixa le chiffre du transfert, on signa un document, Pelé était là et lui aussi apposa sa signature.

Voici pourquoi la « légion étrangère » du calcio commence à attendre son roi, qui viendrait s'ajouter aux 47 joueurs du Championnat italien où sont représentés douze pays, du Brésil au Chili, de la Turquie au Pérou.

Ils ne sont pas tous des champions. Il y a du platine, de l'or et aussi du fer. La fédération italienne, se souciant cette année de l'importation des « bidoni », c'est-à-dire de joueurs de très petite classe, a fixé une taxe d'importation de 35 millions de lires pour chaque joueur. Ce « verrou » économique a fait réfléchir les présidents italiens qui, entraînés par leur enthousiasme et poussés souvent par des intermédiaires sans scrupules, payaient pour des vedettes des hommes qui connaissaient à peine le football.

Ces restrictions n'ont pas arrêté la vague extérieure du calcio et la « légion étrangère » du Championnat s'est enrichie cette saison de quelques vedettes exotiques et de quelques joueurs médiocres. On a vu ainsi arriver le champion du monde Amarildo au Milan A.C., l'avant centre noir Nené, remplaçant de Pelé, à la Juventus, le buteur allemand Schütz (à l'A.S. Roma), son compatriote Schnellinger à Mantoue (mais il appartient à la Roma qui l'a prêté au club lombard pour un an), l'ailier international français Wisnieski à la Sampdoria de Gênes. Un autre international français, l'avant centre de Monaco, Douis, a failli entrer dans le calcio, dans une des équipes les plus prestigieuses de la péninsule, la Juventus. Au dernier moment on lui a préféré le noir Brésilien Nené, 22 ans, qui n'arrive pas à s'adapter aux chocs et aux super-défenses du Championnat. Il fait chaque dimanche regretter aux Turinois d'avoir laissé échapper le plus classique Douis.

Après la vague nordique de Suédois et de Danois (Nordhal, Gren, Liedholm, John et Karl Hansen, Soerensen, Skoglund), après la mode des joueurs argentins, l'ère du football brésilien est commencée en Italie. Il ne manque plus que Garrincha et Pelé. Le premier a été contacté tout l'été dernier par la Juventus, le second est toujours attendu par le président milliardaire de l'Inter, Angelo Moratti, qui à l'occasion de Milan-Santos du 16 octobre au stade de San Siro, n'a pas manqué de saluer sa future coqueluche.

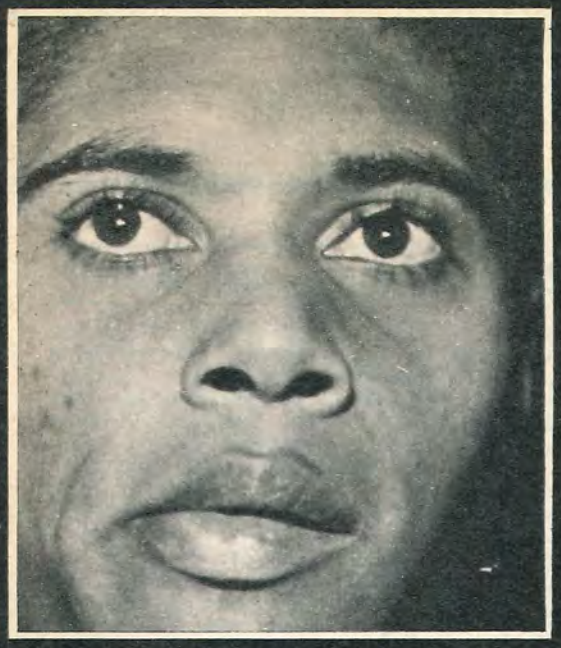
Il y a ensuite les Argentins guidés par Omar Sivori, un bonhomme extraordinaire qui a réussi à la Juventus un tas de buts et qui possède un contrat formidable : 100 millions de lires pour cinq ans. Seul Angelillo a fait mieux en signant à l'A.S. Roma un contrat pour trois ans de 75 millions de lires. Ces chiffres provoquent un mécontentement général parmi tous les joueurs indigènes qui réclament toujours davantage...

Si ces vedettes reviennent très cher au calcio, elles lui apportent des milliards. Les stades sont combles, les recettes sont toujours en hausse. Un exemple ? L'Inter de Milan a fait en 1962 une recette d'un milliard de lires et a brassé, grâce aussi à Helenio Herrera, un milliard de frais, un milliard d'achats et autant de ventes. En 1963, les recettes de l'Inter sont passées à 1 milliard 200 millions de lires. Et cela va augmenter encore ! Un autre exemple ? L'A.S. Roma, avant de débuter dans un Championnat qui se révèle décevant (comme d'habitude), avait encaissé plus de 300 millions de lires d'abonnements. Pendant le Championnat 1962-1963, presque sept millions de spectateurs ont assisté aux matches de première Division (6.843.194) et les recettes ont

LES ETRANGERS CHAMPIONS D'ITALIE

1930-31 - Juventus : **Cesarini, Orsi.**
1931-32 - Juventus : **Cesarini, Maglio, Orsi, Monti.**
1932-33 - Juventus : **Cesarini, Monti, Orsi, Sernagiotto.**
1933-34 - Juventus : **Cesarini, Monti, Orsi, Sernagiotto.**
1934-35 - Juventus : **Cesarini, Monti, Orsi.**
1935-36 - Bologna : **Andreolo, Sansone, Fedullo.**
1936-37 - Bologna : **Andreolo, Sansone, Fedullo.**
1937-38 - Ambros. Inter : **Ferrara II, Ferrara I.**
1938-39 - Bologna : **Andreolo, Sansone, Fedullo, Puricelli.**
1939-40 - Ambros. Inter : **Demaria.**
1940-41 - Bologna : **Andreolo, Sansone, Puricelli.**
1941-42 - Roma : **Panto, Krieziu.**
1947-48 - Torino : **Fabjan.**
1948-49 - Torino : **Bongiorni, Schubert.**
1949-50 - Juventus : **Martino, J. Hansen, Praest.**
1950-51 - Milan : **Gren, Nordahl, Liedholm.**
1951-52 - Juventus : **K. Hansen, John Hansen, Praest.**
1952-53 - Inter : **Skoglund, Nyers.**
1953-54 - Inter : **Skoglund, Nyers.**
1954-55 - Milan : **Liedholm, Soerensen, Ricagni, Nordahl, Schiaffino.**
1955-56 - Fiorentina : **Montuori, Julinho.**
1956-57 - Milan : **Liedholm, Schiaffino, Bredesen, Cucchiaroni.**
1957-58 - Juventus : **Charles, Sivori.**
1958-59 - Milan : **Liedholm, Schiaffino, Grillo, Altafini.**
1959-60 - Juventus : **Charles, Sivori.**
1960-61 - Juventus : **Charles, Sivori.**
1961-62 - Milan : **Ghiggia, Altafini, Sani.**
1962-63 - Inter : **Hitchens, Suarez, Jair, Maschio.**

Le Suédois Hamrin fait le bonheur de la Fiorentina depuis cinq saisons.



Le Brésilien Nené
que la Juventus a préféré au Français Douis.

UN JOUEUR DE DIVISION I SUR QUATRE EST ETRANGER !

15 BRESILIENS

Siciliano (Bari) ; **Fernando** (Bari) ; **Da Costa** (Juventus) ; **Cinesinho** (Catania) ; **Miranda** (Catania) ; **Jair** (Inter) ; **Nené** (Juventus) ; **Sani** (Milan) ; **Altafini** (Milan) ; **Amarildo** (Milan) ; **Sormani** (Roma) ; **Da Silva** (Samp) ; **De Souza** (Spal) ; **Vinicio** (Vicenza) ; **De Marco** (Bologna).

12 ARGENTINS

Maschio (Fiorentina) ; **Lojacono** (Fiorentina) ; **Pentrelli** (Fiorentina) ; **Locatelli** (Genoa) ; **Sivori** (Juve) ; **Morrone** (Lazio) ; **Pagani** (Messina) ; **Angelillo** (Roma) ; **Manfredini** (Roma) ; **Massei** (Spal) ; **Vernazza** (Vicenza) ; **Calvanese** (Atalanta).

5 ALLEMANDS

Haller (Bologna) ; **Szymaniak** (Inter) ; **Schnellinger** (Mantova) ; **Bruells** (Modena) ; **Schütz** (Roma).

14 DIVERS

ESPAGNE (3) : **Suarez** (Inter) ; **Del Sol** (Juve) ; **Peiro** (Torino).
DANEMARK (3) : **F. Nielsen** (Atalanta) ; **H. Nielsen** (Bologna) ; **Christensen** (Atalanta).
PEROU (1) : **Seminario** (Fiorentina).
SUEDE (2) : **Hamrin** (Fiorentina) ; **Jonsson** (Mantova).
TURQUIE (1) : **Bartù** (Fiorentina).
PORTUGAL (1) : **Humberto** (Vicenza).
ANGLETERRE (1) : **Hitchens** (Torino).
FRANCE (1) : **Wisnieski** (Samp).
CHILI (1) : **Toro** (Modena).

Douze pays sont représentés dans le Championnat italien. Au total 46 joueurs étrangers : un quart des joueurs de Division I et 99 % d'attaquants, ce qui est symptomatique.

L'Italo-Argentin
Sivori
est toujours
le patron
de la Juventus.

augmenté de 22,72 % en passant de 5 milliards 631.294.719 lires à 6.911.135.691. La vague monte !

Le Championnat est devenu en Italie le plus grand spectacle du monde et le football influence même les coutumes des Italiens. Le concours de pronostics, le totocalcio, qui distribue chaque samedi des brins d'espoir et chaque dimanche des millions, y entre pour quelque chose. Mais ce sont surtout les acteurs, les joueurs qui, tels les vedettes de la chanson ou du cinéma, rassemblent dans les stades la foule. Chaque équipe a son idole, grande ou petite, et il n'est plus question de couleur de peau ou de nationalité. Ce grand Barnum, des O.N.U. du ballon vit de globules noirs (Nené, Cané à Naples, Jair, Amarildo, etc.) et de globules blancs et son sang est toujours plus riche.

On a pensé, quelque part en Italie, à organiser un grand match entre Brésiliens et Argentins travaillant dans le calcio. On pourrait aligner alors deux lignes d'attaque monstres : le Brésil avec Jair, Sani, Altafini, Amarildo, Cinesinho, l'Argentine avec Lojacono, Maschio, Angelillo, Sivori, Manfredini. Combien valent ces deux attaques à la Bourse du calcio ? Quelque cinq milliards de lires !

Les clubs les plus sages pensent, plutôt qu'à s'assurer la vedette, à acquérir « le joueur qu'il faut » ; ainsi Torino a enrôlé l'Espagnol Peiro, Bologne est allé chercher au Danemark le grand buteur Harald Nielsen, la Fiorentina a importé de Turquie Bartu et Modène s'est assuré l'international chilien Toro. La Sampdoria a fait une bonne affaire en obtenant le transfert de l'ailier droit national français Maryan Wisnieski.

« C'est le véritable ailier, le type qui fonce, qui court, qui attaque, dit de lui l'entraîneur de l'équipe, l'international autrichien Ocwirk. En Italie, avec toutes ces tactiques, on ne trouve plus un véritable ailier. C'est pour cela que j'ai voulu Wisnieski. Il rendra de gros services à l'équipe... »

Wisnieski, comme tous les autres joueurs étrangers venus en Italie, paye, pour le moment, une dette à l'ambiance. Il s'efforce d'entrer dans le calcio, le plus grand spectacle du monde, mais aussi le plus dur, le plus impitoyable

LE DON DU PRESIDENT

MILAN. — Angelo Moratti, le président de l'Internazionale de Milan, a une passion : les voitures. Pour toutes les connaître, il change très souvent. Sa dernière folie, une Jaguar bleu et noir (évidemment) qui monte à 280 km-heure, vient de faire le bonheur du demi gauche Armando Picchi. Celui-ci ne l'a payée que le quart de sa valeur.

LA GRANDE VENGEANCE DES SUEDOIS

NORRKOEPING. — *« Il y a quinze ans que nous attendons ce jour... », ont déclaré les dirigeants de Norrkoeping en apprenant que leur club allait rencontrer Milan AC, le tenant du trophée, en huitième de finale de la Coupe d'Europe. Les Suédois, qui ont la rancune tenace, n'ont pas oublié que Milan leur avait dérobé Nordhal et Liedholm il y a une quinzaine d'années.*

NON MILITARISTES

PRAGUE. — Dukla de Prague, qui domine le football tchèque depuis plusieurs années, n'est pas le club le plus populaire de son pays. Il s'en faut même de beaucoup. Dukla, qui est le club de l'Armée, joue, en effet, devant une moyenne de 9.500 spectateurs, alors que le Spartak (ex-Sparta) attire environ 26.300 personnes. Pas militaristes, les Tchèques...

LA BOURSE DES TRANSFERTS

SORMANI LE PLUS CHER

PARIS. — Quels sont les plus gros transferts de l'histoire du football mondial à la date du 1-11-1963 ? « FOOTBALL MAGAZINE » tente d'y répondre en donnant une liste de joueurs cédés pour plus d'un million de nouveaux francs :

Années	Joueurs (club à club)	Francs 63
1963	**Sormani** (Mantoue à Rome)	**3.500.000**
1962	Del Sol (Real Madrid à Juventus Turin)	2.750.000
1962	Peiro (Atletico Madrid à Torino)	2.250.000
1961	Suarez (Barcelone à Inter Milan)	2.100.000
1963	Amarildo (Botafogo à Milan A.C.)	2.000.000
1962	Law (Torino à Manchester United)	1.600.000
1962	Angelillo (Inter Milan à Rome)	1.500.000
1961	Law (Manchester City à Torino)	1.400.000
1962	Greaves (Milan A.C. à Tottenham)	1.400.000
1957	Sivori (River Plate à Juventus)	1.250.000
1958	Firmani (Sampdoria à Inter Milan)	1.250.000
1961	Hitchens (Aston Villa à Inter Milan)	1.200.000
1960	Rivera (Alessandria à Milan A.C.)	1.200.000
1961	Greaves (Chelsea à Milan A.C.)	1.150.000
1963	Sanfilippo (San Lorenzo à Boca Juniors)	1.100.000
1958	Altafini (Palmeiras à Milan A.C.)	1.100.000
1957	Angelillo (Boca Juniors à Inter Milan)	1.050.000
1962	Hitchens (Inter Milan à Torino)	1.050.000
1962	Seminario (Saragosse à Fiorentina)	1.050.000
1961	Baker (Hibernian à Torino)	1.050.000

Il est évident que cette liste est officieuse. Il n'empêche qu'elle permet de constater, d'une part, que l'Espagne a exporté en Italie quatre joueurs pour 8.150.000 francs ; d'autre part, que l'Angleterre a racheté en 1962 à l'Italie plus cher les joueurs qu'elle lui avait cédés un an auparavant.

BEYROUTH MIEUX QUE PARIS

BEYROUTH. — La Fédération libanaise de football, qui va pouvoir disposer à bref délai d'un stade ultra-moderne de 100.000 places — la ville de Beyrouth n'a pourtant pas un million d'habitants — envisage d'inviter les équipes B des grandes nations de football afin de faire progresser ses meilleurs joueurs. L'ambition du Liban est, en effet, de prendre la tête du football au Moyen-Orient, avant même Israël.

VOILA COLO-COLO

SANTIAGO. — Colo-Colo, le grand club de Santiago, renoue avec le succès. Le titre national qu'il avait laissé échapper en 1961 (Université Catholique) et en 1962 (Université du Chili) va lui revenir pour la 9e fois grâce à la forme extraordinaire qu'a affichée cette année l'international Moreno.

LA DECEPTION DE DORTMUND

DORTMUND. — Les dirigeants de Borussia Dortmund, le champion d'Allemagne 1963, sont très déçus. Malgré son excellent classement dans la Super-Ligue, leur club est celui qui a la plus petite moyenne d'affluence après deux mois de compétition : 18.789 spectateurs. La plus grosse moyenne est détenue par Hertha Berlin avec 58.292 devant Hambourg (43.401), Stuttgart (38.809) et Munich (36.818).

2 MILLIARDS POUR L'INTER

MILAN. — L'équipe de l'Internazionale de Milan, l'adversaire de Monaco en Coupe d'Europe, est assurée pour 2.650 millions de lires (21 millions de francs). Les trois avants, Jair, Suarez et Corso sont estimés à 300 millions de lires chacun (2.400.000 F).

LE 300e DE JIMMY

BLACKPOOL. — Jimmy Armfield, capitaine et arrière droit de l'équipe d'Angleterre, a fêté le 19 octobre son 300e match avec son club, Blackpool.

HEUREUX NAPOLITAINS

NAPLES. — La chute de Naples en deuxième Division n'est pas une catastrophe pour le club. Naples est, en effet, l'équipe italienne qui possède, contrairement à ce que l'on pourrait croire, le plus grand nombre d'abonnés : 17.504 contre 16.125 à Milan AC, 15.986 à Rome, 12.287 à l'Internazionale, 9.405 à la Fiorentina, 8.108 à la Juventus...

Des chiffres qui vont laisser rêveurs les clubs français...

LE HONGROIS VOLANT

BRUGES. — Baranay, le gardien du but du F.C. Bruges, est né en Hongrie. Mais il est de nationalité américaine. Il a, en effet, séjourné à New York après la révolution de 1956. Les Etats-Unis, qui le considèrent comme leur meilleur gardien, envisagent de le rappeler outre-Atlantique à chacun des matches éliminatoires comptant pour le Championnat mondial de 1966. Baranay n'a pas dit non. Il adore les voyages.

PROS CHILIENS

SANTIAGO. — *La Fédération Chilienne de Football va de l'avant. L'augmentation du nombre de spectateurs et des recettes suit une telle courbe ascendante depuis le Championnat du monde qu'elle avait organisé en 1962, qu'elle autorisera, en 1964, le professionalisme intégral. Les joueurs n'auront plus le droit, comme maintenant, d'avoir une situation annexe.*

LA FUREUR D'ANGELO

MILAN. — C'est l'histoire qui fait rire Milan depuis quelques jours : le nouveau siège de Milan A.C. (le champion d'Europe 1963), au 5, de la rue Serbelloni, est situé exactement en face de l'appartement d'Angelo Moratti, le président de l'Internazionale de Milan, qui demeure au n° 4. Même le fait qu'il surplombe le siège de Milan A.C. (2e étage) n'a pas calmé l'ire d'Angelo Moratti (4e étage). Il a si mal pris la chose qu'il cherche — dit-on un nouvel — appartement.

ARTIME AU REAL !

BUENOS AIRES. — *Luis Artime, l'avant centre de River Plate, a confirmé cette année sa supériorité sur Sanfilippo, l'intérieur gauche de Boca Juniors et meilleur buteur argentin de 1958 à 1961. Artime (qui n'aura 25 ans que le 2 décembre) va gagner pour la deuxième année consécutive le concours du meilleur buteur argentin. C'est à lui que le Real Madrid songe pour remplacer Di Stefano. Mais River Plate ne veut pas s'en séparer, même pour une fortune...*

NON AU MARIAGE

MILAN. — Amarildo, le remarquable attaquant brésilien de Milan A.C., s'est engagé à ne pas se marier avant la fin de son contrat en 1965 : « Cela me dérange d'autant moins, explique-t-il, que j'ai décidé de ne pas me marier avant 1967. » Les dirigeants de Milan A.C., prudents, se méfient sans doute davantage des belles Italiennes que d'Amarildo lui-même.

LES BONS COMPTES

LONDRES. — *La Football Association estime à deux millions de livres (28 millions de francs) la recette que fera le Championnat du monde 1966 pour peu que l'Angleterre et l'Ecosse s'y distinguent : soit en deux semaines ce que récoltent, en une saison, les clubs français de première Division. Autre intéressante précision : la Football Association espère faire un bénéfice de 250.000 livres (3.500.000 francs).*

FINLANDE 1963 : INVAINCUE EN SCANDINAVIE

HELSINKI. — Voilà qui va réjouir les Français, vainqueurs des Finlandais lors des éliminatoires du Championnat du monde 1962. La Finlande est la meilleure équipe scandinave pour 1963. La Coupe du Nord, disputée par les quatre pays scandinaves, leur est justement revenue à la suite des résultats de cette année :

Finlande-Norvège	**2-0**
Suède-Norvège	**0-0**
Suède-Finlande	**0-0**
Danemark-Finlande	**1-1**
Norvège-Danemark	**0-4**
Danemark-Suède	**2-2**

La première place de la Finlande, partagée avec le Danemark, est d'autant plus méritée qu'elle fut obtenue en jouant deux fois chez l'adversaire, en Suède et en Norvège, et que son goal-average est le meilleur.

	M.	G.	N.	P.	P.-C.	Pts
1. Finlande	3	1	2	0	3-1	4
» Danemark	3	1	2	0	7-3	4
3. Suède	3	0	3	0	2-2	3
4. Norvège	3	0	1	2	0-6	1

FEYENOORD DOMINÉ

AMSTERDAM. — Dix ans de football semi-professionnel ont consacré la supériorité de l'Ajax d'Amsterdam sur Feyenoord de Rotterdam. Dix ans représentent 300 matches du Championnat de Hollande. Ils ont donné les résultats suivants :

	M.	G.	N.	P.	P.-C.	Pts
1. Ajax Amsterdam	300	164	65	71	707-419	**393**
2. Feyenoord Rotterdam	300	153	69	77	730-414	**375**
3. PSV Eindhoven	300	156	62	82	701-488	**374**
4. Sparta Rotterdam	300	132	82	86	573-440	**346**
5. Enschede	300	133	66	101	616-510	**342**
6. DOS Utrecht	300	140	61	99	656-517	**341**
7. NAC Breda	300	140	60	100	556-489	**340**
8. Fortuna Geleen	300	127	73	100	548-493	**327**
9. MVV Maastricht	300	121	75	104	522-476	**317**

TOUT LE FOOTBALL DU MONDE

PAR LOUIS NAVILLE

LES 640 BUTS DE PELÉ

SAO PAULO. — A la date du 21 octobre, jour de ses 23 ans, Pelé — le fameux attaquant du Brésil et de Santos — se flattait d'avoir marqué 640 buts depuis ses débuts le 12 janvier 1957 :

— **41** pour le Brésil ;
— **60** pour Santos (Compétitions internationales) ;
— **269** pour Santos (Championnat de Sao Paulo) ;
— **100** en tournois divers (chiffre non officiel) ;
— **170** en matches amicaux (chiffre non officiel).

Si l'on estime qu'il peut marquer deux fois autant de buts d'ici ses 35 ans, Pelé sera peut-être le premier joueur du monde à se flatter d'avoir dépassé le chiffre fantastique de 2.000 buts.

FATTON S'AMUSE

GENEVE. — Jacky Fatton, le fameux ailier gauche international suisse du Servette de Genève puis de l'Olympique Lyonnais, puis de nouveau du Servette, a abandonné le football actif, au grand désappointement de Lucien Leduc. Désormais, Fatton partage son temps entre l'équipe de football des vétérans et la formation réserve de basket ball : « Maintenant, dit-il, je m'amuse. »

IL Y A 62 ANS

LONDRES. — Le premier match de football, qui s'est déroulé devant plus de 100.000 spectateurs, a été disputé il y a 62 ans. C'était en 1901, à l'occasion de la finale de la Coupe d'Angleterre. 110.802 personnes avaient assisté, à Cristal Palace, à la première rencontre entre Tottenham Hotspurs et Sheffield United (2 à 2). Une semaine plus tard, à Bolton, cette fois devant à peine 30.000 spectateurs, Tottenham Hotspurs avait gagné par 3 buts à 1.

RENDEZ-VOUS DANS UN AN

MOSCOU. — Selon Andrei Starostine, le secrétaire général de la fédération soviétique de football, huit joueurs russes étonneront le monde en 1964 : il s'agit du gardien Ourouchadze (Torpedo Koutaissi), des arrières Dannilov (Zenith) et Korneiev (Spartak Moscou), des demis Maslov (Dynamo Moscou) et Logofet (Spartak Moscou), des attaquants Fadeiev (Dynamo Moscou), Sevidov (Spartak Moscou) et Malafeiev (Dynamo Minsk. Rendez-vous dans un an.

ECONOMIE SOVIETIQUE

MOSCOU. — Le prix des places d'entrée au stade Lénine de Moscou, dont la contenance va être portée à 120.000 places, varie d'un rouble à un rouble et demi (soit de 5 à 7,50 F).

CHAPLIN GARDIEN DE BUT

LONDRES. — Joe Mears, le nouveau président de la Football Association qui est en même temps celui de Chelsea, raconte avec émotion que Charlie Chaplin, l'inimitable Charlot, fit ses débuts en imitant le rôle d'un gardien de but fantaisiste sur la scène d'un music-hall situé à deux pas de Stamford Bridge, le stade de Chelsea F.C.

1 FRANC POUR VOIR PELE

RIO DE JANEIRO. — *Le prix moyen d'entrée à un match de football s'élève, au Brésil, à un nouveau franc environ. C'est le prix le plus bas des grandes nations de football, selon une enquête effectuée par la C.B.D.*

LE SECRET DE BALMANYA

SEVILLE. — *Le responsable technique de Bétis de Séville, la révélation de l'actuel Championnat d'Espagne, est l'ex-demi centre et entraîneur du F.C. Sète, Domingo Balmanya. Son secret ? « Le football à la française » dit-il.*

PLEINS POUVOIRS POUR LABRUNA

BUENOS AIRES. — Antonio Liberti, le président milliardaire de River Plate, qui faillit engager Roger Piantoni il y a quelques années, a remplacé son entraîneur Minella par l'ex-vedette de son club, Labruna, qui dirigeait un magasin de pneumatiques depuis sa retraite de joueur. Surnommé, à l'époque de sa gloire, « la brute », Labruna a exigé et obtenu les pleins pouvoirs jusqu'à la fin du Championnat d'Argentine. Et si River Plate remporte le titre le 24 novembre, comme les derniers résultats le laissent supposer, il recevra une prime spéciale de 10.000 dollars (50.000 francs).

CHILI : BILAN NEGATIF

179 matches : 91 défaites

SANTIAGO. — Le retour de Fernando Riera au Chili aura sans doute pour heureuse conséquence d'améliorer le standing international de l'équipe du Chili, classée troisième lors de la derinère édition du Championant du monde de football.

En raison de sa situation géographique, le Chili n'a pas disputé autant de rencontres internationales qu'il aurait pu le souhaiter. Il n'empêche qu'il a joué 179 matches contre 21 pays différents, dont 11 européens et 10 sud-américains.

Son palmarès est fort intéressant à consulter. Il ressort à 32,96 % de victoires, 16,21 % de nuls et 50,83 % de défaites. Le voici :

	J.	G.	N.	P.	P.-C.
Allemagne	3	1	0	2	4- 5
Angleterre	2	0	0	2	1- 4
Argentine	35	1	7	27	26- 91
Bolivie	13	8	2	3	37- 16
Brésil	27	4	8	15	33- 77
Colombie	3	2	1	0	7- 2
Equateur	11	10	1	0	36- 10
Espagne	3	0	0	3	1- 10
Etats-Unis	1	1	0	0	5- 2
France	2	1	0	1	2- 6
Hollande	1	0	1	0	2- 2
Hongrie	2	1	1	0	5- 1
Italie	1	1	0	0	2- 0
Mexique	2	2	0	0	6- 1
Paraguay	15	6	2	7	28- 33
Pérou	16	7	3	6	27- 24
Portugal	1	0	0	1	2- 4
Suisse	2	1	0	1	5- 5
U. R. S. S.	2	1	0	1	2- 2
Uruguay	36	11	3	22	44- 81
Yougoslavie ...	1	1	0	0	1- 0
Total	**179**	**59**	**29**	**91**	**276-376**

Il y a lieu de remarquer que le Chili :

1) a acquis onze victoires sur l'Uruguay, quatre sur le Brésil et une seule sur l'Argentine. Les trois « grands » de l'Amérique du Sud ont jusqu'ici éclipsé le football chilien ;

2) a fait jeu à peu près égal avec le Pérou et le Paraguay ;

3) a dominé la Bolivie, la Colombie, l'Equateur, les Etats-Unis et le Mexique ;

4) a un bilan négatif par rapport aux pays européens (20 matches, 7 victoires, 2 nuls, 11 défaites) ;

5) a rencontré deux fois la France : en 1930 à Montevideo (victoire 1-0) et en 1961 à Paris (défaite (6-1) ;

6) a exactement marqué 100 buts de moins que sa défense n'en a concédé.

BOB ET NENÉ

TURIN. — Nené, l'avant centre brésilien que la Juventus de Turin a préféré au Français Yvon Douis, n'a pas que des détracteurs en Italie. Il a désormais son propre club de supporters qui, en hommage, lui a offert un boxer. Sivori et Menichelli ont baptisé ce chien « Bob ». Fait curieux : Bob suit Nené partout sauf sur les terrains de football. Il reste prudemment sur la touche.

LE RECORD DE NESTOR

BUENOS AIRES. — Il s'agit certainement d'un record du monde peu enviable : en un an tous les clubs argentins de première et de deuxième divisions ont changé d'entraîneur. Seuls font exception : Nestor Rossi (Racing Buenos Aires), Jim Lopez (Rosario) et Mario Boye (Temperley). Trois veinards, mais pour combien de temps ?

LA PRÉCISION DU GAUCHER

LONDRES. — Quel est le joueur le mieux placé pour marquer un but ? Une enquête d'experts britanniques, longue de plusieurs mois et portant sur vingt matches internationaux, a essayé d'y répondre.

Voici, place par place, le nombre d'essais effectués par chaque joueur et son pourcentage de réussite :

	Essais	Buts	Réussite
Ailier droit	62	7	11,29 %
Intérieur droit	105	9	8,57 %
Avant centre	129	26	20,15 %
Intérieur gauche ..	99	14	14,14 %
Ailier gauche	71	11	16,32 %
Demi droit	34	0	0
Demi gauche	22	2	9,09 %
Total	**522**	**69**	**13,21 %**

Ainsi c'est — on l'aurait deviné — l'avant centre qui fait le plus de tentatives et qui a le meilleur coefficient de réussite. Mais, ce qui est étonnant, c'est le pourcentage de réussite du flanc gauche (39,55 %) comparé à celui du flanc droit (19,86 % seulement) : c'est du simple au double. Dans des expériences ultérieures, les experts ont remarqué le même phénomène : le gaucher prend moins de risques mais il frappe avec plus de certitude. Le coefficient de réussite de l'intérieur gauche et de l'ailier gauche est supérieur à la moyenne générale (13,21 %).

POUR 1970 MEXIQUE D'ABORD

MEXICO. — A la suite d'un sondage effectué par les dynamiques dirigeants mexicains, il y a 60 chances sur 100 pour que la F.I.F.A. accorde au Mexique plutôt qu'à l'Argentine l'organisation du neuvième Championnat du monde de football en 1970.

HALTE, DOPING

VIENNE. — Le ministre de l'Instruction publique du gouvernement autrichien ne plaisante pas. Tout club, dont les joueurs auront été dopés, se verra interdire l'utilisation des stades. Voilà qui fera réfléchir les dirigeants et les joueurs qui se laissaient un peu trop aller ces derniers mois si l'on en juge par l'épaisseur du dossier qui se trouve entre les mains du ministre.

I.N.P., 66, rue Kléber, LEVALLOIS.

LA DISTILLERIE DE
LA SUZE
présente
VERMOUTH
CARPANO
PUNT e MES

MARQUIS DE
MONTESQUIOU
ARMAGNAC

COGNAC
DENIS-
MOUNIÉ

PORTO RÉAL

VABÉ
VIN DOUX NATUREL

ELLE PATRONNE CHAQUE SEMAINE

L'ÉTOILE D'OR
les classements de France Football